

L'HOMME-FEMME

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS FILS

Format grand in-18

ANTONINE	1 vol.
AVENTURES DE QUATRE FEMMES	1 vol.
LA BOITE D'ARGENT	1 vol.
LA DAME AUX CAMÉLIAS	1 vol.
LA DAME AUX PERLES	1 vol.
DIANE DE LYS	1 vol.
LE DOCTEUR SERVANS	1 vol.
LE RÉGENT MUSTEL	1 vol.
LE ROMAN D'UNE FEMME	1 vol.
SOPHIE PRINTEMS	1 vol.
TRISTAN LE ROUX	1 vol
TROIS HOMMES FORTS	1 vol.
LA VIE A VINGT ANS	1 vol.
AFFAIRE CLÉMENCEAU. — Mémoire de l'Accusé (12e édit.)	1 vol.
THÉATRE COMPLET, avec Préfaces inédites (2e édit.)	4 vol.
CONTES ET NOUVELLES	1 vol

THÉATRE

L'AMI DES FEMMES, comédie en cinq actes.
LE BIJOU DE LA REINE, comédie en nn acte, en vers.
LA DAME AUX CAMÉLIAS, drame en cinq actes.
LE DEMI-MONDE, comédie en cinq actes.
DIANE DE LYS, comédie en cinq actes.
LE FILLEUL DE POMPIGNAC, comédie en quatre actes.
LE FILS NATUREL, comédie en cinq actes.
LES IDÉES DE MADAME AUBRAY, comédie en cinq actes.
LE PÈRE PRODIGUE, comédie en cinq actes.
LA PRINCESSE GEORGES, pièce en trois actes.
LA QUESTION D'ARGENT, comédie en cinq actes.
UNE VISITE DE NOCES, comédie en un acte.

UNE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR (3e édit.)	1 vol.
NOUVELLE LETTRE DE JUNIUS A SON AMI A— D—. Révélations curieuses et positives sur les principaux personnages de la guerre actuelle (4e édit.), augmentée d'un Avant-Propos de George Sand	1 vol.
UNE NOUVELLE LETTRE SUR LES CHOSES DU JOUR	1 vol.

Paris. — J. CLAYE, imprimeur, 7, rue Saint-Benoît. — [1261]

AL. DUMAS FILS

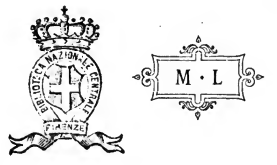
L'HOMME-FEMME

RÉPONSE

A

M. HENRI D'IDEVILLE

TRENTE-TROISIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

RUE AUBER, 3, PLACE DE L'OPÉRA

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, AU COIN DE LA RUE DE GRAMMONT

1872

L'HOMME-FEMME

RÉPONSE

A

M. HENRI D'IDEVILLE

MONSIEUR,

Je viens de lire dans *le Soir* un article de vous sur cette question : Faut-il tuer la femme adultère? Faut-il lui pardonner? Vous donnez pour excuser la femme des raisons quelquefois bonnes, souvent ingénieuses, toujours spirituelles, et vous concluez au pardon. L'absolu de votre thèse et

les réserves très-judicieusement faites par le rédacteur en chef, au commencement de votre article, ouvrent les portes à la discussion, et, si vous le permettez, quoique je n'aie pas l'honneur de vous connaître personnellement, je vais y entrer avec vous. Aussi bien, depuis l'incident Dubourg, la plume me démange et je n'attendais vraisemblablement qu'un prétexte pour dire mon mot. Sans compter qu'il y a quatre ou cinq ans que j'étudie et retourne dans ma tête cette même question qui sera la base de ma prochaine pièce : *La Femme de Claude.*

Cette lettre a donc tout d'abord l'air d'une réclame. Va pour la réclame; j'en cours la chance, et je me hâte de vous annoncer que Claude et moi nous concluons tout autrement que vous.

Il va sans dire qu'il s'agit d'un *Claude* moderne, conscient, chrétien, et non du Claude historique et imbécile qui fait ou plutôt qui laisse tuer sa femme par Narcisse. Quant à la femme, c'est l'éternelle Messaline, après comme avant le Christ.

Ceci posé, tâchons de ne plus parler de moi et abordons la question d'aussi haut que possible.

Cette question, vous le savez comme moi, monsieur, bien que vous l'ayez traitée en quelques lignes (ce que je crains de ne pouvoir faire), cette question est une des plus grosses qui existent. L'humanité collective et individuelle continue à se troubler devant cet *X* charmant et terrible : *la Femme*. Nous naissons d'elle toujours; nous mourons par elle souvent, car si elle donne

la vie à l'enfant, elle la reprend tant qu'elle peut à l'homme, dans l'état actuel des choses.

Selon quelques-uns, les Orientaux ont résolu le problème en enfermant la femme. Quelle erreur! Les Orientaux se sont soustraits au sentiment, soit; mais ils se sont livrés à la sensation. Or, le sentiment élève et la sensation abaisse. Ils croient avoir réduit l'ennemi, ils l'ont concentré, voilà tout; au lieu de laisser la tempête courir les quatre coins de l'horizon, ils l'ont enfermée avec eux. Ils en meurent, fatalement, gravement, stupidement. Ils ignorent et nous ignorons presque tous que le seul moyen de rendre la femme inoffensive serait de la rendre libre. Voulez-vous être maître d'elle socialement, faites cesser son esclavage.

Son esclavage c'est sa garantie, sa puissance, son génie. Femmes libres, femmes mortes !

Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit pour le moment. Revenons vite à notre proposition. Faut-il pardonner à la femme adultère ? Faut-il la tuer ?

Méfiez-vous, monsieur, je vais vous dire des choses singulières, paradoxales pour ceux-ci, inconvenantes pour ceux-là, monstrueuses pour la plupart. Cependant il faut qu'elles soient dites par quelqu'un ; autant que ce soit moi qui les dise ; je suis habitué aux exclamations qu'on va pousser. Inutile d'ajouter que ce que j'écris ici n'est pas écrit pour les femmes. Les femmes n'ont pas besoin qu'on les renseigne sur elles ; elles se connaissent bien, et, quand par

hasard nous les connaissons mieux qu'elles-mêmes, elles se bouchent les oreilles et demandent à rester dans leur ignorance, qui leur sert d'illusions avant et d'excuses après. Les femmes ne se rendent jamais au raisonnement, pas même à la preuve; elles ne se rendent qu'au sentiment ou à la force. Amoureuses ou battues, Juliette ou Martine! Le reste leur est parfaitement indifférent.

Je n'écris donc ici que pour l'instruction des hommes. Si, après ces vérités dévoilées, ils continuent leurs vieux errements à l'endroit du féminin, ça ne sera plus ma faute et je ferai comme Pilate.

Vous n'ignorez pas, monsieur, que la société a pour but la mise en ordre, en circulation et en valeur des forces humaines, des corps et des âmes. Si elle ne s'en acquitte

pas mieux, c'est qu'elle ne sait pas tout ce qu'elle devrait savoir, ou qu'elle oublie ce qu'elle sait, ou qu'elle ne peut pas encore faire mieux. Elle constate, elle classe, elle glorifie, elle extermine, au nom des faits; mais des causes, des tendances, des fatalités originelles, elle ne tient aucun compte. Elle est bornée à l'Est par l'état civil, à l'Ouest par le Code, au Nord par les mœurs, au Sud par une religion ou un culte. Et puis tirez-vous de là comme vous pourrez. Elle n'a ni la sagesse de prévoir, ni la volonté d'apprendre, ni le temps de réparer. Il s'agit donc, au milieu et à l'encontre de ce collectif qui ne sait pas, ne peut pas ou ne veut pas garantir, il s'agit donc de se constituer individu et de se garantir soi-même, à l'aide de certaines vérités éternelles et

implacables. Une fois muni de ces vérités, on n'est pas hors des attaques, mais on est hors des coups.

Or, il y a trois ordres de femmes, socialement; il y a, si je me sers des termes classiques :

Les vestales — qui sont en haut;

Les matrones — qui sont au milieu;

Les hétaïres — qui sont en bas.

Ou, en termes plus familiers et plus intelligibles :

Les femmes de temple;

Les femmes de foyer;

Les femmes de rue.

Toutes les vierges sont *de temple,* toutes les épouses et toutes les mères sont *de foyer,* toutes les courtisanes sont *de rue,* cela va de soi. Cependant, si vous vous en

tenez aux renseignements que vous donne le cadastre social, vous serez trompé à toute minute. Je le répète, la société ne fait et ne peut faire ses classements que d'après des manifestations visibles pour tous. Vous lui montrez une jeune fille, elle doit la considérer comme vierge, elle salue et elle inscrit : Femme de temple. Vous lui montrez une épouse ou une mère de famille, elle doit la considérer comme fixe et respectable, elle s'incline et elle vous répond : Femme de foyer. Vous lui montrez une prostituée qu'elle a numérotée elle-même, elle doit la considérer comme déchue et déclassée, elle baisse les yeux en disant : Femme de rue.

Elle paraît ignorer, elle ignore souvent ce qui n'est connu que de quelques prêtres,

de quelques médecins, de quelques avocats, de quelques savants et de quelques observateurs; elle ignore le démenti absolu, presque toujours aussi fatal dans ses conséquences que dans ses causes, que la nature, chez un grand nombre d'êtres, donne à ce classement superficiel; de sorte qu'elle fait des épouses, des mères, des courtisanes avec des créatures qui étaient nées pour rester vierges, et qu'elle veut forcer à rester vierges ou à devenir épouses et mères des créatures qui étaient nées pour être courtisanes.

Tout le drame est là.

Donc, avons-nous dit, toutes les vierges sont *de temple*. En effet, ce qui constitue le temple, c'est le mystère et l'impénétrabilité. Or, les vierges sont des mystères impéné-

trés. La nature et la société, d'accord en apparence, leur disent, quand elles ont un certain âge, qui diffère selon les latitudes, qu'elles doivent aimer.

Aimer qui?

L'homme, dit la nature;

Un homme, dit la société;

Et, là-dessus, nature et société crient à tue-tête : A l'homme, mesdemoiselles, à l'homme!

Et l'homme se présente, à l'état d'époux pour les riches, à l'état d'amant pour les pauvres, la clé des champs à la main. Il ouvre, elles sortent; et, sauf quelques-unes qui restent dans le temple ou par vocation directe, ou par nécessité matérielle, ou par effroi du grouillement humain, voilà les unes dans le foyer! voilà les autres dans

la rue ! C'est là que la nature et la société, d'accord la veille, vont commencer à ne plus s'entendre. Commençons par la nature.

Les deux manifestations extérieures de Dieu sont la forme et le mouvement. Dans l'humanité, le masculin est mouvement, le féminin est forme. De leur rapprochement naît la création perpétuelle ; mais ce rapprochement ne se fait pas sans lutte. Il y a choc avant qu'il y ait fusion. Chacun des deux termes, trouvant en l'autre ce qu'il n'a pas en soi, cherche à s'en emparer. Le mouvement veut entraîner la forme avec lui, la forme veut retenir le mouvement en elle.

L'homme, trouvant dans la femme la perfection de sa propre forme, lui dit : « Ne sois que pour moi. — Soit ; alors n'agis que

pour moi, » répond la femme à l'homme. Lorsque l'homme est conscient et la femme harmonique, la lutte n'est pas longue. Au lieu de vouloir soumettre la femme, l'homme se l'associe; au lieu de vouloir détourner l'homme de sa marche, la femme l'y accompagne. Il n'y a plus seulement union, il y a communion; d'où résulte un être providentiellement combiné, double et un, total en un mot, ayant le sens de son origine, de son développement et de sa fin, ou plutôt de son ralliement supérieur; car il sait bien, celui-là, qu'il ne doit pas finir. Il est dans les noces éternelles et dans l'éternelle filiation. Etat admirable, sur-terrestre, qui n'a besoin que de la mort pour devenir divin, état auquel peu d'êtres peuvent atteindre, et

que bien peu même peuvent comprendre. C'est l'amour dans ce qu'il a de plus pur, de plus élevé et de plus fécond.

Ce n'est évidemment pas de ces élus que nous avons à nous occuper ici, car ils n'ont que faire de nos réflexions et de nos renseignements; ils en savent plus long que nous. Honorons-les, glorifions-les en passant, mais passons. Nous n'avons souci, à cette heure, que de cette humanité moyenne à laquelle nous avons appartenu plus que personne, que nous avons été à même d'étudier et que nous voudrions, à mesure que nous essayons de nous dégager d'elle, faire bénéficier autant que nous de ce qu'elle nous a appris.

Or, dans cette humanité, le masculin et le féminin, le mouvement et la forme, les

sexes, se rapprochent et s'accouplent, il faut bien le dire, sans savoir pourquoi. Les plus honnêtes se mettent en règle avec la société, et, devant un maire et un prêtre, ils jurent de s'aimer et de rester joints jusqu'à la mort. Ils tiennent à peu près leur serment. Ils s'attellent alors et tirent la vie à deux, comme les bœufs tirent la charrue, dans les pierres et la boue, sous le soleil et la plüie, et ils creusent leur sillon péniblement, patiemment, silencieusement, sans se demander ce qu'on y sèmera derrière eux ni ce qu'il y poussera un jour. La nécessité est là qui les aiguillonne quand ils veulent s'arrêter. Elle leur permet de souffler, de temps en temps, au bout de la raie, et un jour de repos leur fait l'effet du bonheur. Beaucoup d'instinct, d'igno-

rance et d'habitude, un peu de résignation, de sentiment et d'espérance, voilà le fond. En même temps, ils appellent à la vie d'autres êtres qui leur ressembleront, et ils meurent comme ils sont nés, comme ils ont vécu, comme ils ont créé, comme ils ont fait tout, sans savoir ce qu'ils font. Voilà pour les petits et les pauvres, pour le vulgaire. Pour les riches et les grands, c'est exactement la même chose, excepté qu'ils sont un peu plus haut sur l'échelle, qu'ils mangent mieux, qu'ils digèrent plus mal et qu'ils n'ont à traîner que leurs passions, leurs vices, leurs maux et leurs chagrins personnels, presque toujours volontaires. Tel est le fonctionnement général, visible des sociétés, immenses troupeaux d'hommes qui grouillent, broutent,

bêlent, se reproduisent, se battent, passent, disparaissent et se renouvellent, sans qu'un nuage revienne sur ses pas, sans qu'une goutte d'eau remonte à sa source, à travers l'indifférence complète de la Nature, qui les entretient et les dévore avec un sang-froid désespérant.

Eh bien, la plus grande lutte de ces êtres n'est pas contre les éléments, contre la barbarie, contre la faim, contre l'ambition, la guerre et la conquête : c'est la lutte qui existe entre eux, c'est la lutte du masculin et du féminin, lutte formidable, éternelle, quotidienne, incessante, d'autant plus terrible que les combattants commencent par s'adorer ou par croire, et en tout cas par s'affirmer, qu'ils s'adorent. Disons-le tout de suite, — non à la louange, car il y aurait

mieux à faire pour elle et par elle, mais à la gloire de la femme, — l'homme, vainqueur apparent, est vaincu dans cette lutte.

Le catholicisme, en supprimant le mariage des prêtres, a bien su ce qu'il faisait, et vous voyez que, depuis que ce Nouveau Monde de l'âme existe, les bergers du troupeau humain ont été les hommes qui se sont soustraits au féminin ou qui se le sont subordonné, par l'alliance purement spirituelle. Ainsi la première chose que vous faites est d'envoyer vos femmes et vos filles au prêtre, vous déclarant par là incapables de diriger leur âme, dans laquelle il pénètre et qu'il vous ferme derrière lui, si bon lui semble. Il disparaît alors avec elles dans des régions où vous n'êtes pas admis avec eux. Ils se disent là des choses

qui ne vous regardent pas. C'est le droit du confesseur et le secret de la conscience. Dans le cas où votre fille ou votre femme commettra une faute, malgré cette intervention bienfaisante, soyez tranquille, vous reprendrez tous vos droits; c'est vous qui souffrirez, c'est vous qui réparerez. Le prêtre, impassible et patient comme son Dieu, conseillera et provoquera le repentir. Si le repentir vient, le prêtre reprend son autorité; s'il ne vient pas, il excommunie sans se troubler une minute. C'est par le prêtre que la femme commence à échapper à l'homme. Fille, il ne la laisse plus justiciable de son père seul; épouse, il ne la laisse plus soumise à la juridiction unique de son époux. Il est vrai que l'homme, de son côté, peut éluder le prêtre pour soi-

même, le prêtre n'essaye que faiblement de le rappeler; il conserve la femme, et tant qu'il conservera la femme, il sera bien sûr de reprendre l'homme et les enfants, dont l'homme, *occupé de choses sérieuses*, confie toujours l'âme à la mère, sous prétexte qu'il est nécessaire que les femmes et les enfants aient une religion, ce qu'il ne sait pas leur donner lui-même. Le prêtre n'a qu'un adversaire dans la femme, c'est l'âmant. Mais d'abord toutes les femmes n'ont pas des amants, et celles qui en ont eu (car nous savons comment cela se termine), reviennent au prêtre dans la proportion de quatre-vingt-quinze pour cent.

Nous comprenons donc que ce qu'on appelle les *libres penseurs* n'aient qu'une idée, c'est d'émanciper la femme et de

l'arracher à l'Eglise. Ils sentent bien que le masculin ne sera jamais libre tant que le féminin, dont il ne peut se passer, subira cette représentation à la fois arbitraire et formelle de Dieu. Malheureusement pour les libres penseurs, bien entendu, ils n'arriveront jamais à cette émancipation. Ils viennent se heurter là, non pas contre une convention sociale, ce qui ne serait rien, mais contre un des éléments constitutifs de la femme éternelle. L'homme n'est le plus souvent que fétichiste et idolâtre. Aussi adore-t-il la femme surtout dans sa forme extérieure; la femme, au contraire, est toujours superstitieuse, c'est-à-dire qu'elle a toujours besoin de quelque chose au-dessus d'elle, quelque chose qui n'ait pas de forme, puisqu'elle est, elle, le dernier mot

de la forme; et comme l'homme est le plus souvent grossier, laid, ignorant, brutal et bête, qu'il se soumet à elle ou l'abaisse jusqu'à lui; comme en tout cas elle se tient pour égale à lui, elle va à ce qui peut à la fois la soumettre et l'exalter, à cette légende religieuse qui la fait reine de la terre en déclarant que c'est *elle* qui a fait chasser Adam du paradis, que c'est *elle* qui, sans le secours de l'homme, a donné le jour à un Dieu, et que c'est *elle* enfin qui sauvera le monde en écrasant la tête du serpent. Aussi, monsieur, pour peu que vous suiviez le mouvement des âmes comme vous suivez celui de la politique et des événements, vous remarquerez que le prêtre dont l'homme se dégage, s'efforce de dégager l'humanité catholique de la religion

du masculin, pour ainsi dire, de la religion du Père et du Fils, et de l'amener, par l'Immaculée-Conception, à la religion de Marie, de la Vierge-mère, de *l'épouse spirituelle,* de la femme enfin.

Grosses questions, monsieur, très-grosses questions, bien autrement importantes que celles qui prennent si souvent toute notre attention; ce qui permet à ceux qui se sont mis au-dessus des choses humaines en supprimant en eux le féminin et en le retournant contre les autres, ce qui permet aux religieux (vous comprenez bien le sens du mot, n'est-ce pas?) de tracer le cercle dans lequel les autres sont enfermés.

N'oubliez pas, monsieur, que les empires meurent, que les civilisations se transforment, que les religions se divisent, mais

que Dieu, l'homme et la femme, principes du monde, subsistent toujours les mêmes. Les trois côtés du triangle éternel sont donc représentés par Dieu, l'homme et la femme. Les libres penseurs veulent mettre l'homme et la femme contre Dieu, ils n'y arriveront pas ; les prêtres leur répondent en mettant Dieu et la femme contre l'homme qui ne veut pas comprendre et auquel ils sont forcés de se substituer, et c'est pour cela que l'homme est momentanément vaincu. Que faut-il donc ? Il faut une chose dont quelques-uns ont le secret, il faut mettre en accord les trois côtés du triangle ; autrement dit, au lieu que l'homme et la femme s'entendent contre Dieu, ce qui ne sera jamais, au lieu que Dieu et la femme s'entendent contre l'homme, ce qui est aujourd'hui, il

faut, ce qui doit être, que Dieu, l'homme et la femme s'entendent ensemble. Après quoi, l'harmonie universelle sera trouvée, car la famille se composant d'abord des deux individus, homme et femme, époux et épouse, père et mère, la société se composant des familles, les nations se composant des sociétés, et le monde se composant des nations, avec Dieu au sommet, autour et dedans, il est bien certain que le jour où les individus seront en *Conscience,* le monde sera en harmonie et le ciel et la terre ne feront qu'un. *Amen !*

Et le moyen?

Cherchons.

Laissons de côté l'ensemble des choses, qui n'est que conséquence, et ne nous occu-

pons que de l'homme et de la femme, qui sont principe. De même que nous avons classé les femmes, nous classerons les hommes. Seulement, dans le classement de ceux-ci la société n'entre pour rien, la liberté que l'homme s'est attribuée et dont il a besoin pour accomplir son mouvement providentiel le faisant aller et venir incessamment à travers toutes les démarcations sociales. Il n'est pas de *temple*, puisque sa virginité ne fait pas encore partie intégrante de sa valeur sociale; il n'est pas *de foyer* dans le même sens que l'épouse, puisqu'il est père en une minute, tandis qu'il faut près d'une année à la mère pour le devenir; puisqu'il nourrit l'enfant de son travail mais non de sa substance, et que la nécessité de ce travail peut l'entraîner à

des milliers de lieues du foyer, ce qui ne peut être demandé à la mère que lorsqu'elle est veuve, c'est-à-dire forcée de se substituer à l'homme et faisant à la fois fonction de mère et de père; enfin il n'est pas *de rue* dans le même sens que la femme, ses fautes de cœur et de corps n'entraînant, jusqu'à présent, aucune déchéance sociale pour lui, mais seulement un abaissement physique ou moral dont on lui permet toujours de se relever quand il le veut bien. S'il se vend, s'il trafique de l'amour comme la prostituée, il tombe au-dessous de la prostituée. Il n'est plus même *de rue,* il est *de ruisseau.*

Nous n'avons alors, puisqu'il possède un mouvement propre, libéré de certaines nécessités imposées à la femme, nous n'avons

à le classer que selon les témoignages qu'il fait librement de lui-même. Nous diviserons donc les hommes en deux ordres d'une simplicité élémentaire :

Les hommes qui savent, c'est-à-dire quelques-uns;

Les hommes qui ne savent pas, c'est-à-dire tous les autres.

Ce sont les premiers qui ont reçu mission de renseigner et de conduire les seconds; mais comme ceux-ci se sentent les plus nombreux, ils se proclament les plus sensés, en tout cas les plus forts, et ils résistent au nom de leurs intérêts, de leurs passions, de leurs sentiments, de leurs habitudes, de leur liberté. C'est ce qui explique la marche si lente, presque imperceptible de l'humanité vers des vérités d'évidence. Or, en ce qui

regarde l'homme et la femme, vous voyez tout de suite de quelle nature, de quelle durée, de quelle conséquence peut être le conflit entre les deux ordres.

Quand la femme tombe entre les mains de l'homme *qui sait*, les choses vont à merveille, comme nous le disions en commençant, l'homme *qui sait* ne se trompant pas dans le choix qu'il fait de la femme, ou *sachant* ce qu'il doit faire après si, par hasard, il s'est trompé avant. Mais comme l'homme *qui sait* est rare, la plupart des femmes tombent entre les mains des hommes *qui ne savent pas*. Or, la femme ne pouvant être mise en fonction que par l'homme, puisque c'est lui qui a le mouvement, vous voyez encore tout de suite où ils peuvent aller ensemble, ou chacun

de son côté, lorsqu'il ne sait pas lui-même où il va. D'où l'on pourrait déduire que, lorsqu'il y a faute chez la femme, c'est toujours la faute de l'homme, et que, dès lors, l'homme est condamné au pardon, auquel vous concluez, monsieur, dans votre intéressant article du *Soir*. Examinons.

Nous savons, n'est-ce pas, comment l'homme se marie. Ne nous occupons d'abord que du mariage pour ainsi dire esthétique, de celui qui est pour la femme la conséquence immédiate de sa sortie du *temple* et où elle entre vierge et de bonne foi. L'homme fait ou un mariage d'amour, ou ce qu'on appelle un mariage de raison; en tout cas il signe une convention définitive, il contracte une alliance indissoluble, en France du moins.

Il rencontre ou on lui fait voir une jeune fille plus ou moins apte, plus ou moins disposée au mariage; car, comme elle ignore absolument ce que c'est que le mariage, nul ne peut savoir, pas même elle, si elle y est apte et disposée. Qu'importe! elle aime son fiancé, ou plutôt son fiancé lui plaît, ce qui n'est pas la même chose, car il faut encore se rappeler ce que bien des gens ignorent : la jeune fille ne sait jamais, la veille de son mariage, si elle aime véritablement l'homme qu'elle va épouser. Elle ne le saura au plus tôt que le lendemain. Oh! ce lendemain, nous y reviendrons, comme bien vous pensez. Le lendemain du mariage, c'est la genèse de la femme.

Vous avez assisté à des noces, n'est-ce

pas, monsieur, dans l'aristocratie, dans la bourgeoisie, dans le peuple? Il y a plus ou moins de luxe, plus ou moins de monde, l'impression est toujours la même. C'est triste au fond, cela sent le sacrifice humain. Regardez bien les époux. Lequel des deux est, en ce moment, supérieur à l'autre? La femme évidemment. Voyez tout ce qu'elle apporte! voyez tout ce qu'elle risque! Quel inconnu pour elle! Aussi quelle émotion! quel trouble! quelle prière! On l'a préparée, on lui a dit qu'il y a là un mystère naturel qu'il lui faut traverser et subir pour être en règle avec Dieu, pour devenir définitivement femme, pour s'élever au rang de mère! Que de circonlocutions! que de périphrases! que de métaphores! La femme apporte donc dans le mariage l'innocence,

une curiosité vague, une crainte involontaire, et ce qu'elle appelle alors l'amour. Regardez l'homme : paysan, ouvrier, négociant, duc et pair, c'est certainement le jour de sa vie où il a l'air le plus bête avec son habit noir, sa cravate blanche et l'atmosphère du perruquier, qui l'enveloppe toujours un peu. Comprend-il la grandeur, l'éternité de l'acte qu'il accomplit? Il ne s'en doute même pas. Il est en état de désir ou de calcul. Il vient de se déclarer sacrilége et parjure, puisque pour contracter cet engagement définitif il a dû, s'il est honnête (voilà un mot auquel on fait faire de drôles de choses!), il a dû immoler jusque dans sa pensée, dans la réalité certainement, les amours antérieures auxquelles il avait promis aussi l'éternité ! Ah! pauvre homme,

imbécile et grossier, voilà ce que tu lui apportes à cette vierge de corps et d'âme! Voilà le sacrifice que tu lui fais, toi! et tu es sincère le plus souvent. Tu crois que *ça* doit être ainsi et que ça va aller comme tu veux. Tu es si jeune, tu es si robuste, tu es si sage depuis que tu fais ta cour; à moins que tu n'aies enterré ta vie de garçon, la veille, avec de joyeux compagnons et quelques bonnes filles auxquelles tu voulais dire un dernier adieu en faisant une libation suprême aux amours profanes! Enfin te voilà, bien couvert du Code, bien béni de l'Église, bien aimé de la famille, bien armé de ton sexe! Après un court repas auquel tu as convié tes témoins, tes meilleurs amis et tous les parents, repas cérémonieux ou tapageur, selon ton milieu et

ton caractère, tu pars avec ta fiancée et le monde est à vous.

Vous voilà seuls, enfin! Cette créature vivante t'appartient. Sa famille et la société te l'ont livrée, après qu'elle avait déclaré elle-même sa confiance en toi. A la fois autel et victime dans le sacrifice qui va s'accomplir, elle attend le dieu de qui elle doit recevoir la mort et la vie, car quelque chose doit mourir en elle et quelque chose doit y naître. Elle n'a consenti à sortir du temple que pour aller plus haut. Au-dessus du temple elle ne voit que le ciel. Elle est toute prête à y monter avec toi, ses ailes sont ouvertes; où sont les tiennes? Prends garde! le moment est unique. Elle est intacte, elle est muette, elle est ignorante, elle est troublée; mais

c'est la femme; elle est curieuse. Elle va cacher son visage dans ses deux mains, sans doute pour ne pas avoir le vertige sur les hauteurs, mais es-tu sûr qu'elle fermera les yeux tout le temps, et qu'elle n'écartera pas un peu les doigts pour voir si tu la conduis bien où elle veut, où elle doit aller? Certes, c'est intéressant de découvrir des rivages qu'aucun géographe ne connaît et d'y planter son drapeau, mais on peut y être massacré par les sauvages comme Cook, ou s'y perdre dans les récifs comme Lapérouse; prends garde! tu marches dans l'inconnu. Il y a peut-être là des rochers et des courants dont tu ne pourras plus sortir; il y a peut-être là des sauvages affamés de chair humaine et qui vont te dévorer; il y a peut-être là un

ange qui va s'apercevoir que tu ne viens pas du ciel et que tu n'y retournes pas? Prends bien garde! Tu n'es plus ici ce que tu as été jusqu'à présent, un homme en commerce de galanterie avec une femme déjà renseignée par un ou plusieurs autres, sachant ce que tu lui veux et ce qu'elle veut de toi, et dont tu te dégageras le lendemain, — peut-être; tu es l'homme en face de la femme, comme au premier jour du monde. Dieu surveille, le serpent guette, le chérubin à l'épée flamboyante attend à la porte; en un mot tu es dans la grande lutte, dans la lutte éternelle du masculin et du féminin.

Dans cette lutte, les armes ne sont pas de la même espèce des deux côtés. En sa qualité d'être de forme, la femme est pas-

sive et en défense; en sa qualité d'être de mouvement, l'homme se porte en avant; il est d'attaque. L'homme compte fort sur cette faculté particulière, bien qu'elle ne dépende pas de sa volonté, qu'elle ait son libre arbitre et qu'elle soit bornée. Ce n'en est pas moins son principal argument pour son triomphe définitif. Il croit donc qu'il aura conquis parce qu'il aura terrassé, qu'il aura soumis parce qu'il aura vaincu. C'est pour cette valeur guerrière qu'il a été ou cru être aimé jusqu'alors. Il se trompait autrefois, il se trompe encore aujourd'hui. Autrefois ce n'était pas de l'amour qu'on lui demandait, c'était du plaisir; aujourd'hui ce n'est pas le plaisir qu'on lui demande, c'est l'amour. Bref, une des nombreuses erreurs de l'homme, c'est de

croire qu'il peut prendre action sur sa femme par la sensation. Pas une femme, quoi qu'elle soit devenue, qui ne parle avec honte, avec effroi, avec dégoût, avec tristesse de cette première réalité, quand elle en parle; et celles qui s'y plaisent par la suite sont presque aussi rares que celles qui s'y prêtent volontiers tout d'abord.

Ce que tu ne sais pas, c'est que non-seulement ta femme, mais la femme, celle qui mérite encore ce nom, apprécie très-peu l'homme durant cette apothéose momentanée. Il faut, pour qu'elle partage son ivresse créatrice, ou une disposition originelle des sens, disposition peu fréquente, ou une initiation progressive. Les mères les plus fécondes l'ignorent souvent, et il est des femmes adultères et des cour-

tisanes qui se sont perdues pour la chercher, et qui meurent sans l'avoir connue. Ne crois donc pas trouver toute prête chez la vierge-épouse cette disposition particulière. Si elle y est, tremble pour ton repos, pour ton honneur et pour ta vie, à moins qu'ayant eu le malheur de dérober le feu céleste, tu n'aies le talent de le diriger et que tu ne sois en même temps Prométhée et Franklin, auquel cas je te salue maître. Le Caucase est ton piédestal, et le vautour apprivoisé chante comme un rossignol.

Ce qui est certain c'est que, si tendre, si résignée, si confiante que soit l'épouse, le contact définitif de l'époux est un abaissement pour elle, puisque ce contact lui fait perdre son intégralité, son unité de

corps et d'âme, et détermine, limite, précise son idéal, en la perturbant dans ses sens, en la modifiant jusque dans sa forme. Elle se sent pénétrée, par conséquent déchue, et elle ne partage pas ce qu'elle donne. Elle est deux fois dupe; telle est sa première impression ou plutôt tel est le fond des impressions vagues qui suivent ton attentat et sa métamorphose; car, dans les premiers jours, elle ne saurait se rendre compte de ce qu'elle pense; mais, peu à peu, elle rentre dans sa nature, elle éprouve comme un besoin de revanche, et, semblable au chat qu'on enferme dans une nouvelle maison, après s'être blottie un instant sous les meubles, elle commence à regarder les murs et à flairer les portes. Tout cela est sans préméditation, de pur

instinct. Elle ne tarde pas à s'apercevoir avec une joie facile à comprendre que c'est une fausse victoire que l'homme vient de remporter sur elle, et que moins elle lui résistera, plus elle triomphera de lui ! Elle se passe la patte sur le museau; il y a des souris dans la chambre !

Soyez-en bien convaincu, ce n'est pas pour rien que la nature laisse tout son sang-froid à l'épouse dans les moments mêmes où l'époux veut le plus le lui faire perdre et où il perd le sien. C'est là que, fermant à demi les yeux, elle examine son vainqueur, l'étudie et commence à le connaître. A lui la puissance spontanée mais intermittente, soit. A elle le pouvoir continu et durable. Première manche à l'homme. Mais après? Heureuse victime! Pauvre bourreau ! C'est

alors que tu commences à entendre ces paroles dont tu augures que tu as épousé une femme raisonnable et sensée :

«Voyons, mon ami, *maintenant*, il faut te remettre au travail, sérieusement; » ou bien : « Il faut revoir un peu le monde ; j'ai promis à ma mère que nous irions chez elle, à la campagne, et puis n'oublions pas nos amis; » et enfin : « Si je vous annonçais une grande nouvelle, monsieur! — Vraiment! — Oui! — Oh! comme je t'aime ! »

Regarde comme elle reprend aussitôt les allures du *temple*. Quelles robes longues, sans taille, traînantes, semblables à celles des madones! Quelles attitudes nobles et un peu fières! Quelles poses gracieuses et pudiques! Allons, épargne-

lui toute fatigue, évite-lui toute émotion. Il ne s'agit plus de sentiment comme avec la jeune fille, d'ivresse comme avec la femme : sentiment et ivresse ont fait leur temps et leur œuvre. Respecte la mère, adore-la, sers-la. Tout le féminin des deux familles, de la tienne et de la sienne, se groupe autour d'elle pour l'isoler de toi. Elle est si inexpérimentée ! si délicate ! Il n'y a pas qu'elle à qui une imprudence peut être funeste, il y a l'enfant. Vous êtes trois désormais ! Songes-y ! Et ton besoin de vaincre, tes héroïsmes musculaires, qu'est-ce qu'ils deviennent pendant ce temps-là ? Vouloir les lui imposer, ce serait un crime ; les porter autre part, ce serait une infamie.

Pour le moment elle est occupée de tout

autre chose; elle opère sa dernière incarnation, elle se fait mère. Si la maternité lui plaît, ce qu'elle ne saura qu'après, elle te la redemandera, sois tranquille; si elle ne lui plaît pas, je ne voudrais pas être à ta place; ce ne sera pas gai dans l'alcôve! En attendant, ce n'est plus toi qui es en elle, c'est l'enfant. De même qu'elle oubliait complétement son père et sa mère quand, jeune fille, elle pensait à toi, de même elle t'oublie complétement quand elle pense à Lui, c'est-à-dire à cet inconnu nouveau, et tu sais que la femme est une affamée d'inconnu. Et puis, prends-en ton parti, cet enfant même qu'elle porte dans son sein, elle ne le considère pas comme à vous deux, il n'est qu'à elle. Est-ce que tu t'imagines qu'elle accepte une minute l'éga-

lité entre ton action et la sienne dans cette œuvre de la génération? Est-ce que c'est toi qui as immolé tes pudeurs? Est-ce que c'est toi qui souffres? Est-ce que c'est toi qui seras déchiré jusque dans tes entrailles? Est-ce que c'est toi qui vas y perdre la grâce de tes contours et la pureté de tes lignes? Est-ce que c'est toi qui peux en mourir? Cet enfant est à elle, à elle seule, et tu le verras de reste quand il sera né.

De ton côté, entre nous, quelle impression cela te cause-t-il, la pensée que tu vas être père? La nature t'a joué un tour et tu restes là, presque étonné de ce qui arrive. Te rappelles-tu, quand tu étais garçon, comme tu te moquais des enfants des autres? Lolo, dodo, dada! Sont-ils insupportables! disais-tu; mais c'étaient les enfants des

autres. Bien. Et pendant les quelques jours qui précéderont l'événement, le médecin ordonnera à ta femme de marcher pour aider à la nature. Où seras-tu? Jamais tu n'auras été tant affairé que justement pendant ces derniers jours. Dis la vérité, tu n'oses pas te montrer avec elle. Un mari qui se promène dans les rues avec une femme grosse de huit mois et demi, avec ce petit tonneau à jambes, c'est un grotesque, n'est-ce pas? Il a l'air de dire à tout le monde : Hein! qu'en dites-vous? c'est pourtant moi... Et tout le monde te regarderait, et tu verrais voltiger sur les lèvres des passants les plaisanteries qui voltigeaient jadis sur les tiennes.

Du reste, elle ne tient pas non plus à ce que tu l'accompagnes. Au contraire, « elle

aime mieux que tu ne sois pas là; cela l'embarrasserait devant les étrangers; un mari en public avec sa femme dans cette position, ce n'est pas convenable, ce n'est pas décent. Elle sortira avec sa mère, avec sa sœur, avec une amie. Il y a là une foule de détails qui ne regardent pas les hommes. » Cependant, quand tu rentreras, tu rapporteras des fruits, des salaisons, des crudités, des primeurs; elle a des envies. Sais-tu ce qu'elle voudrait? « Que l'événement eût lieu en ton absence. Elle aura du courage, elle, elle en est sûre, mais elle n'est pas sûre du tien. Tu es trop impressionnable, trop nerveux. Le médecin lui a dit bien des fois que le mari, dans ces circonstances-là, gêne plus qu'il ne sert. Les hommes ne sont pas assez forts pour supporter ce spectacle.

Ah! s'il leur fallait souffrir pour leur enfant ce que les femmes souffrent! C'est alors qu'on verrait qu'ils ne sont pas aussi courageux qu'on le croit. Ce qu'il y aurait de mieux, ce serait qu'un jour, en rentrant, tu trouvasses le petit tout né, tout emmailloté, tout pomponné sur son lit, à côté de sa mère. »

Es-tu assez hors du cercle! Comptes-tu assez peu! L'enfant vient au monde; la mère revient à elle. A qui pense-t-elle alors? A toi? Non. Au petit. Est-ce une fille? Est-ce un garçon? Montrez-le-moi. Cher petit ange! Et alors, si elle se tourne vers toi : « Oh! j'ai beaucoup souffert, j'ai bien cru que tu ne me reverrais plus. Comme il va falloir m'aimer, me soigner, me gâter! Car, tu sais, je vais nourrir, c'est décidé. »

Nourrir! mais nourrir, c'est une affaire de dix ou douze mois! Tu vas trouver le médecin. Il faut qu'il fasse entendre raison à ta femme. (Tu as déjà besoin de quelqu'un pour lui faire entendre raison.) Elle n'est pas assez forte! ça la fatiguera! ça l'épuisera! ça l'abîmera! Pour l'enfant même, une nourrice, une bonne grosse campagnarde est bien préférable. La santé de l'enfant avant tout. Tu ne lui donnes pas, au médecin, toutes les raisons à donner; mais il devine le reste. « Docteur, mettez-vous à ma place, etc., etc. »

La femme persiste; elle veut nourrir. Elle se reprocherait éternellement de n'avoir pas fait son devoir, et s'il fallait qu'il arrivât quelque chose à l'enfant, elle ne se le pardonnerait jamais. Rien ne vaut pour un

enfant le lait de sa mère. Ce n'est pas tout de donner le jour, il faut donner la vie, etc.

Qu'est-ce que tu as à dire à ça? En voilà pour un an. Après quoi, si tu as été bien sage, tu seras admis de nouveau à devenir père? Non, à la rendre mère.

Tu baisses la tête; te voilà vaincu, à ton tour, par le féminin, l'éternel féminin. Il s'est servi de toi pour l'œuvre qu'il a à faire. Il t'attire, il te séduit, il t'utilise, il t'éloigne, il te reprend ou il t'élimine, selon ses exigences de destinée et de fonction. Et sache bien, en passant, que c'est toujours la même chose, quel que soit le plan sur lequel tu te rencontres avec la femme. Elle ne te prend jamais pour toi, elle ne te prend jamais que pour elle.

Je te ferai remarquer que la femme que

je viens de te citer et de te peindre est tout ce que tu peux trouver, tout ce que tu peux souhaiter de mieux comme épouse. Après avoir été *de temple*, celle-là est bien *de foyer*, et elle y reste, loyalement, à jamais éclairée d'un rayon de son premier état. Elle est non-seulement selon la nature, mais selon la religion et la société. C'est bien l'épouse; c'est bien la mère. Elle suit tout droit son chemin en ce monde, Dieu au-dessus d'elle, son mari à côté d'elle, ses enfants autour d'elle. A quelque classe qu'elle appartienne, femme de la cour ou femme du peuple, elle vit et meurt en équilibre.

Si tu es parmi ceux *qui savent*, tu l'as reconnue tout de suite, tu t'es fait reconnaître d'elle, vous vous êtes compris, vous vous êtes fondus, vous n'avez bientôt fait

qu'un et vous avez été l'Homme-Femme de la création première.

Si tu es, et tu y es, sans quoi je n'aurais rien à te dire, si tu es parmi ceux *qui ne savent pas* et que tu l'aies obtenue tout de même, par consonnance sociale, ou elle t'éclaire subitement et te rallie (*ex labris feminæ spiritus*), mais en restant au-dessus de toi; ou, constatant que vous êtes du même groupe sans être de la même valeur, tout en te respectant au dehors, elle t'extrait peu à peu de sa vie intérieure, et se contente de t'appliquer à sa fonction. Elle te supprime comme époux réel, elle te délimite comme père effectif, elle t'admet et t'utilise comme générateur; après quoi elle t'envoie au travail, aux champs, à l'ambition, au plaisir, te faisant graviter

dans son atmosphère, t'empêchant de te perdre dans tes fantaisies et se déclarant seule responsable vis-à-vis de l'éternel et du social. Elle te soigne quand tu es malade, elle te plaint et t'assiste quand tu es malheureux, elle t'enterre et te glorifie quand tu es mort; elle te représente légendairement à tes enfants, tel que tu aurais dû être en réalité, tel que tu dois être dans leur souvenir; et quand elle meurt, après toi, et qu'elle te trouve frappant inutilement aux portes du ciel, elle dit à Dieu : « Seigneur, laissez passer cet homme; je le connais, il n'est pas méchant. »

Cette femme est ce qu'on appelle la femme supérieure, relativement, bien entendu. Remercie le ciel de te l'avoir don-

née. Tu ne la méritais pas. Sans elle tu faisais ce que font les imbéciles de ton espèce qui ne l'ont pas rencontrée, tu entassais ruines sur ruines et désastres sur désastres. Cette femme n'est pas aussi rare qu'on le croit, et elle le serait bien moins encore si l'homme connaissait mieux la femme, et s'il ne laissait pas, au nom de ses faux intérêts et de ses fausses jouissances, se perdre dans le célibat, dans le travail excessif, dans la misère et dans la corruption, une grande partie, la plus grande partie peut-être, de cet élément de vie, de fécondité et de retour. Peu de femmes qui ne sentent ou qui n'aient senti en elles, à un moment donné, une valeur disponible, expectante, utilisable, et qui n'aient appelé avec amour, avec désespoir, avec menaces

le seul metteur en œuvre qu'elles aient, l'homme, puisque avant tout elles doivent être mères et qu'elles ne peuvent l'être que par lui. De là son mérite, à la femme, sa supériorité évidente sur l'homme, quand, n'ayant pas rencontré le véritable époux et le véritable père dans celui qu'elle a épousé, elle s'en tient là de ses recherches et, restant épouse irréprochable, se constitue mère et père. De là aussi son droit de se plaindre et de se venger de l'homme quand celui-ci, l'ayant dédaignée dans sa valeur native, ne se l'est pas même associée par le mariage et l'estime, et veut bénéficier, aux seuls risques de la femme, des faiblesses, des écarts, des déchéances dont il est cause. Tout est permis alors à la femme, et lorsque l'on entend les hommes tonner contre les

courtisanes qui les trompent, les dépouillent et les avilissent eux et leurs petits, il est bon et juste de rire au nez de ces usuriers de l'âme, qui veulent absolument récolter l'amour et le bonheur là où ils n'ont semé que la colère et la haine.

Maintenant il y a une autre vérité absolue, que la femme ne dit pas, quand la lutte commence, pour ne pas donner à son adversaire des droits dont il pourrait abuser; cette vérité est que si, tout haut, elle demande à l'homme d'être son esclave, tout bas, elle demande qu'il soit son maître, maître fort, doux et juste, qu'elle subira, qu'elle aimera, qu'elle honorera sincèrement, quand elle l'aura reconnu maître. Elle ne veut pas être de proie; elle veut être de conquête; elle a raison. Loyale-

ment et intelligemment vaincue, elle est éternellement soumise et alliée; incomprise ou mal appliquée, elle est éternellement indifférente ou hostile. Et la supériorité qu'elle demande à l'homme n'a aucun rapport avec la supériorité sociale; elle est purement morale. Elle ne demande pas à l'homme qu'elle veut aimer d'être au-dessus des autres hommes; elle craindra même peut-être qu'il ne soit celui-là; elle lui demande seulement d'être au-dessus d'elle. Du moment qu'elle lui obéira, elle le jugera capable et digne de commander à tous. C'est ce qui explique pourquoi des hommes obscurs ont été tant aimés, pourquoi tant d'hommes célèbres l'ont été si peu. Dans toute femme, il y a de la Chimène; seulement le combat dont elle veut que son Cid

sorte vainqueur et dont elle sera le prix, c'est le combat qu'il engage avec elle. Elle se tient à si haut prix, en effet, qu'elle ne doute pas qu'après cette victoire-là il ne puisse, par-dessus le marché, vaincre tous les Castillans et tous les Navarrais de la terre.

Telle est la femme, le fond de la femme, s'il m'est permis de m'expliquer ainsi ; mais cette femme, une comme forme, comme fonction, comme idéal, est perpétuellement modifiée dans ses surfaces par les influences ambiantes, par l'éducation, par le milieu, par les mélanges des races, par la famille par mille fatalités qu'elle subit sans pouvoir s'en rendre compte, et surtout par l'ignorance de l'homme, qui vient le plus souvent, en lui demandant autre chose que ce

qu'elle peut donner, lui apporter autre chose que ce qu'elle demande.

Bref, il y a la femme telle que la nature l'a faite, et il y a les femmes telles que les sociétés les font. Ce sont ces deux espèces distinctes qu'il ne faut pas confondre quand on observe, quelques efforts que fassent instinctivement les femmes factices pour faire croire qu'elles sont la femme réelle. Ne vous laissez pas tromper. Celle-ci est un élément, c'est-à-dire un corps simple, et, par conséquent indécomposable; les autres sont des mélanges, des mixtures, des combinaisons chimico-sociales, dont seuls le religieux, l'observateur, *celui qui sait*, peuvent extraire l'élément divin en latence ou en réserve, mais qui, tant que cet élément n'est pas

dégagé, troublent, enivrent, endorment, asphyxient, exaspèrent, dissolvent et volatilisent les faux mâles, *ceux qui ne savent pas*, sans parvenir à se concentrer elles-mêmes. C'est de cette confusion du factice avec le réel que sortent les comédies, les drames, les tragédies de l'amour, dont *le littéraire* tire sa nourriture, sa fortune et sa gloire, en aidant d'ailleurs le plus possible, par la prédominance qu'il donne aux sentimentalités vagues sur les vérités fondamentales, en aidant à cette confusion, séduisante et dangereuse pour les autres, féconde pour lui.

Nous venons d'admettre l'hypothèse la plus heureuse pour l'homme, celle du

mariage où il a rencontré la femme, c'est-à-dire l'être fonctionnel et valable, qui ne lui demandera que le moyen de payer à la nature le tribut qu'elle exige d'elle : la maternité; mais il faut admettre le cas beaucoup plus fréquent où, au lieu de s'adjoindre la femme, l'homme se juxtapose une femme, c'est-à-dire une des combinaisons chimico-sociales mentionnées plus haut.

Or, ce sont cesdites combinaisons qui contrarient et dérangent le fameux classement social : *Femmes de temple, femmes de foyer, femmes de rue.* La nature fait le même classement, elle aussi, mais, au lieu de décider d'après le dehors, elle décide d'après le dedans, de sorte que ses décisions sont irrévocables.

Ce qu'on appelle la civilisation ayant amené, de tous temps, de grands bouleversements humains, les nations les plus éloignées les unes des autres sont entrées en rapport ensemble, presque toujours par la guerre; après s'être heurtés, les peuples se sont connus, et les races en lesquelles se divisait déjà l'espèce se sont croisées. Il se trouve donc, surtout après les derniers siècles écoulés, au sein de notre société moderne, des individus, provenant des croisements de deux ou trois, peut-être des cinq races et de leurs variétés, qui contiennent en eux, en proportions plus ou moins égales, les caractères atténués, mais permanents, des différents types dont ils résultent. Si vous ajoutez à cela les traditions, les éducations, les religions, les pas-

sions, les habitudes, les mœurs particulières des groupes et des familles auxquels leurs ancêtres ont appartenu, vous arriverez aux mélanges les plus bizarres, donnant les produits les plus hétérogènes, et souvent les plus contradictoires avec le milieu où ils sont placés. Il est de principe élémentaire, quand on se livre à l'observation morale des hommes, de chercher de quels types le sujet procède, dans la conformation de la tête, des pieds, des mains, dans la couleur du visage, des cheveux, de la peau, dans le son de la voix, dans les mouvements, les attitudes, les gestes, jusque dans sa ressemblance avec les animaux, derniers renseignements précieux que nous devons à Lavater, et qui auraient tant étonné Buffon. Sans ces comparaisons, vous

n'arriverez à aucun résultat, et vous prendrez pour des anomalies fortuites, pour des aberrations d'esprit spontanées, certains caractères qui n'ont que le tort ou le malheur de ne pas se mouvoir dans le champ d'action auquel la nature les destinait. Il arrive même que la pression du milieu antagoniste dont ces êtres particuliers ne peuvent s'extraire les amène effectivement à la folie, au crime, au suicide, à la stérilité. D'autres parviennent à émigrer, coûte que coûte, et retournent instinctivement, sans savoir eux-mêmes pourquoi, au berceau de leur race. Chez quelques-uns aussi, la séve et l'originalité sont si puissantes, qu'au lieu de se laisser dévorer par le social qui leur est obstacle, ils se tendent contre lui, le dominent l'absorbent, l'entraînent, le trans-

forment en bien ou en mal. Mais la plupart, dans les mille occasions que fournit chaque jour une société en mouvement comme la nôtre, trouvent un débouché à leurs facultés exotiques, et si la police avait le temps, elle pourrait se livrer à une ethnographie morale des plus intéressantes et des plus utiles.

Ce qui est de conséquence chez les individus hommes, est de conséquence nécessairement chez les individus femmes. Seulement les femmes, plus circonscrites, sinon dans leur action, du moins dans leurs mouvements, n'ont guère que le mariage et l'amour pour champ d'opération, et que les hommes pour moyens. Or, les hommes, quelle que soit leur origine et quel que soit leur but, passant toujours plus ou moins par la femme, la femme les attend

au passage, prête à les suivre, à les arrêter, ou à les diriger, selon qu'ils seront assez forts pour les entraîner avec eux, ou assez faibles pour se limiter à elles. Ici la lutte prend des proportions quelquefois effrayantes.

Si ce mâle et cette femelle sont, je ne dirai plus harmoniques, mais congénères, ils se reconnaissent bien vite, et, retrouvant ou transportant leur latitude dans leurs sentiments, ils arrivent à vivre à peu près *ici* comme ils vivraient *là-bas*, ils s'accrochent, ils s'aiment, ils s'arrangent ensemble, selon l'expression vulgaire. Mais si c'est un jeune bourgeois dont la tradition et la fortune remontent purement et simplement à la rue des Lombards qui demande et obtient la main d'une jeune

demoiselle qui a ses origines chez les sauvages de la Mendana, lesquels s'habillent de quelques plumes d'oiseaux, se tatouent, tirent de l'arc comme Guillaume Tell, et mangent de temps en temps leurs enfants comme Saturne, que voulez-vous qu'il devienne, celui qui se dit et se croit homme, parce qu'il est habillé d'une certaine manière et conformé d'une certaine façon ? Ce qu'elle deviendra, elle, ce n'est pas difficile à deviner. Et ne croyez pas que je plaisante. Il y a dans les pensionnats, dans les familles et dans les magasins de nos villes des jeunes filles, charmantes d'ailleurs, qui, au lieu d'apprendre l'*Histoire de France* d'Anquetil et le *Petit Carême* de Massillon, ou de faire leur apprentissage dans la couture ou dans les modes,

se soucient de ce qu'on leur fait faire comme de ce qui se passe dans la lune. parce qu'elles devraient, à la même heure, courir les Pampas avec les Gauchos, manger de la terre glaise avec les Ameypures, ou leurs vieux parents avec les Battahs, servir dans la garde d'honneur du roi de Dahomeh ou se peindre les yeux, s'épiler et se mettre des étoiles d'or sur le front en attendant le sultan, ou se faire casser des cailloux sur le ventre aux fêtes des chefs-lieux de canton. Ce qu'on appelle les rêves et les imaginations des femmes, ce n'est le plus souvent peut-être que le rappel lointain et répété de leurs premiers générateurs. Nous coudoyons tous les jours des Peaux-Rouges à teint rose, des négresses à mains blanches et potelées, véritables anthropo-

phages qui, ne pouvant manger de l'homme cru, se disposent et se préparent à grignoter de l'homme vivant, comme doivent faire des femmes civilisées, à la sauce du mariage ou du plaisir, avec assiettes, serviettes, fourchettes, rince-bouches, sacrements et protection légale.

On me répondra, à l'encontre de mon dire, que l'éducation modifie, corrige, détruit ces fatalités. L'éducation améliore les bons, fortifie les faibles, ce qui est déjà énorme, mais elle ne peut rien sur certains éléments psychologiques qui constituent certaines individualités humaines. Elle nous dépouille, quelquefois, des influences d'un mauvais milieu, influences que l'on confond trop facilement avec les exigences natives déposées en nous par des hérédités impi-

toyables, mais elle ne corrige ni les lâches, ni les orgueilleux, ni les avares, ni les jaloux, ni les salaces; elle leur fournit au contraire de nouveaux et ingénieux moyens pour développer plus facilement et plus fructueusement leur lâcheté, leur ambition, leur avarice, leur jalousie, leur luxure; elle y ajoute souvent ce moyen de les cacher et de les rendre encore plus dangereux pour les autres: l'hypocrisie. Les malheurs mêmes qui résultent pour les passionnés et les vicieux de leurs passions et de leurs vices ne les en guérissent pas. Vous avez beau élever un ours dans du coton et lui mettre des rubans bleus au cou, vous n'en ferez jamais un chien ; il sentira toujours le fauve, il aspirera toujours aux bois, et tôt ou tard il vous sautera à la gorge. Tous les domp-

teurs finissent par être dévorés, quelques procédés qu'ils aient employés pour adoucir et même pour énerver leurs bêtes. « Mais l'homme n'est pas une bête fauve comme le tigre, comme l'ours. C'est l'homme ! Il a une âme ! » Il aura une âme, voulez-vous dire. A l'heure où nous sommes, il y a en effet sur la terre un certain nombre d'hommes qui ont une âme. Combien ? Cinq pour cent ? Vous trouvez que ce n'est pas assez ; mettons dix pour cent. Je crois que c'est trop ; n'importe, mais regardez autour de vous, le reste ne se doute pas de ce que ça peut être, une âme ! C'est qu'il en est de certaines vérités comme de certaines étoiles qui existent positivement depuis des milliers d'années et dont la lumière n'est pas encore arrivée

jusqu'à nous. Elle est en route; on l'attend, et ce livre que vous lisez en ce moment n'est qu'une des cent mille lunettes braquées pour la découvrir dans les profondeurs de l'éther.

En attendant, pour nous en tenir uniquement à notre sujet, ce qui n'est pas facile, car il touche à tout ce qui est, en attendant, à la société qui dit: Toutes les vierges sont de temple, toutes les mères épouses sont de foyer, toutes les filles mères, toutes les courtisanes sont de rue, la nature répond : Tu te trompes et par conséquent tu trompes. D'abord tu as là dans le temple des créatures que tu classes sur un signe particulier qui ne dépend pas d'elles et qui, nées *de rue*, y arriveront fatalement, soit en traversant le foyer, soit en sautant par-

dessus. Rien ne les en empêchera. C'est dans le sang ! c'est dans la race. Ensuite tu as fait entrer de force dans le foyer des êtres d'une délicatesse exquise, qui étaient nés pour le temple éternel et que tu as condamnés à l'homme ignorant, à la réalité grossière, à la maternité effeuillante et mortelle, parce qu'ils n'ont ni la substance ni les organes nécessaires à la fonction que tu leur imposes. Tu ne sais donc pas que, s'il y a des êtres qui n'ont pas encore d'âme, il y en a qui n'ont pas ou qui n'ont plus de corps, qui rougissent, qui souffrent, qui meurent du contact humain ! Tu ne sais donc pas qu'il y a des anges sur la terre et qu'il ne faut pas leur couper les ailes; et, tiens, j'en vois là que tu as laissés tomber dans *la rue*, et qui appellent et se dé-

battent dans la fange. Sache donc ce que tu fais, maladroite. Est-ce que tu te figures que le Christ va redescendre tous les jours sur la terre pour remettre tout en ordre, pour chasser les marchands du temple et pour y faire rentrer Madeleine ?

Il est donc inévitable, ô société, que tu sois punie de temps en temps de ton ignorance des choses; et lorsque — un de ces jours — l'insurrection surgira dans la capitale des nations civilisées, pour te détruire, tu verras ce qu'est ce féminin vague que tu traites si légèrement, et que tu seras forcée, n'osant pas le regarder en face, de fusiller par derrière, entre son bidon de pétrole et son litre d'eau-de-vie. D'où viendront-elles, ces femmes jeunes, belles, farouches, sauvages, hideuses, mille

fois plus féroces que *leurs hommes*, qui incendieront ta grande ville, qui massacreront tes magistrats et tes prêtres, qui assassineront et mutileront tes soldats? Ce sont les coquines de *la rue*, n'est-ce pas? Tu vas les déporter; très-bien. Et puis après? Tu vas t'occuper de les instruire, de les moraliser. Il y a déjà des commissions instituées pour ça. Bonne chance!

Pour le moment, comme il faut bien rire un peu, fais-moi le plaisir d'observer cette jolie personne qui va et vient dans *le temple* en regardant impatiemment par la fenêtre. C'est qu'elle a ses idées sur le mariage, celle-là! Elle méprise absolument l'homme, mais elle sait qu'il lui en faut absolument un, non comme appui et protection, mais comme couverture et esca-

beau. Elle trouvera ce qu'il lui faut, sois tranquille. Elle fait venir à ses surfaces toutes ses grâces, tous ses charmes, toutes ses ruses, tout ce que la nature lui a donné, tout ce que l'éducation lui a appris. Elle est née vierge, parce qu'elle n'a pas pu faire autrement, bien qu'elle ait dû prendre déjà dans le sein de sa mère les poses de l'impudique Manon. Elle fait son stage dans le temple, parce que c'est là son point de départ et sa mise au jeu du social, sans quoi il y a longtemps qu'elle en aurait fait un moulin et qu'elle aurait jeté par-dessus le bonnet de sainte Catherine : mais je te déclare qu'elle ne s'y amuse pas. Mademoiselle a le nez au vent et flaire les quatre coins de l'horizon. Si elle est riche, elle achètera le masculin nécessaire ; si elle

est pauvre, elle en sera quitte pour un peu plus de patience et de malice, et elle se fera acheter par lui. Et d'ailleurs elle est décidée à tout. Il faut qu'elle brille, il faut qu'elle donne pâture et plaisir à sa chair. L'homme se présente. Qu'elle soit noble, bourgeoise ou peuple — peu importe, — elle a en elle ce qui l'attire, et elle s'en sert bien. Elle vous trousse gaiement les sentimentalités préliminaires, et le mariage se bâcle en un clin d'œil. Neuf mois après elle a un petit, plus ou moins légataire des âcretés du sang paternel et des mélanges de sa mère, mais ça c'est l'affaire de la Faculté. Ce sacrifice fait à la nature et à l'héritage, elle déclare au mari que ça la fatigue trop et qu'elle ne veut plus recommencer à être mère, du moins de

quelque temps. Le mari ne dit pas non; que lui importe, pourvu qu'il ait les plaisirs qui font la paternité, sans les ennuis qui la suivent! Il consent. On donne le petit à la nourrice habillée à la russe ou à la bourguignonne, et si madame a des sens, elle devient légalement la maîtresse de monsieur. Il veut être aimé, il l'est. Elle le met ainsi sous ses cottes et sous sa pantoufle. Elle le domine, l'annihile, le dissout, ce qui n'était pas difficile, et il la déprave en pratique, ce qui ne l'était pas davantage, la moitié étant déjà faite en théorie. Si elle n'a pas de sens, elle l'espace le plus possible, ou le subit dans un demi-sommeil toujours vigilant. Elle fredonne ce qu'il chante et le laisse se casser la voix tout seul.

Pendant ce temps-là elle a passé à l'état de femme du monde, un des avatars les plus grotesques et les plus malsains du féminin chez les peuples civilisés. Elle achète un peu plus de cheveux, elle se peint, elle se teint, elle se poudre, selon l'époque et la mode, elle se décollète, elle montre le fond de son dos et le dessous de son bras. Ses seins, qui n'ont pas servi à l'enfant, servent au régal des yeux, s'étalant dans un corset de satin où tout le monde peut tremper son regard, mais où il n'est pas encore permis de mettre les doigts. C'est la gamelle aux tentations, c'est la tirelire aux compliments. On peut lui en faire tant qu'on veut, à mots plus couverts que l'objet. Du reste, elle ne sait rien, ne lit rien, ne comprend rien et parle de tout

en petites phrases rondes, creuses et vides, devant lesquelles tout le faux masculin se pâme d'admiration, comme les enfants devant le marchand de ballons roses. Au milieu de tout cela, le petit ou la petite a passé de la nourrice au gouverneur ou à la gouvernante, au couvent ou au collége. On le voit ou on la voit une heure par jour ou une fois par semaine. Enfin, soit que Monsieur ait épuisé son répertoire, soit qu'il manque de mémoire au milieu de sa tirade, soit qu'il n'ait pas encore pu émouvoir avec tout ce qu'il lui a débité, toujours est-il que Madame commence à croire qu'il doit y avoir quelque mélodrame plus intéressant et plus mouvementé, qu'elle a assez de son comédien ordinaire, et qu'elle a envie de courir les petits théâtres.

C'est alors que l'inévitable catastrophe qu'elle couve depuis quelque temps brise sa coquille, et que le jeune premier en sort la bouche en cœur et le jarret en avant, pour doubler le premier rôle. Elle étudie et répète pendant une quinzaine de jours la pose dans laquelle elle tombera, et elle tombe au milieu d'un tel fouillis de soie, de mousselines et de dentelles qu'elle ne sent pas le mal qu'elle se fait et qu'elle fait. Puis tout s'est passé convenablement, avec les sous-entendus que l'éducation apprend aux gens de qualité. On se regardera désormais d'une certaine façon, on s'écrira d'une certaine manière et tout sera dit. Bref, elle a un amant. Il y a quelque cent ans, c'eût été un gentilhomme avec l'épée en verrouil, coureur de ruelles, ami du roi,

spirituel et brave, disant aux Anglais à Fontenoy : Tirez, messieurs, et se faisant poudrer à la maréchale sous les boulets de Dettingen; il y a soixante ans, c'eût été un gaillard un peu plus roturier peut-être, mais au torse d'airain, aux muscles d'acier, au poignet de fer, et passant l'Eridan, l'Elbe ou la Bérésina à la nage pour ne pas sentir la poudre à canon en entrant chez sa belle; il y a trente ans, c'eût été un ténébreux aux cheveux noirs, au teint pâle, adorateur de Byron, successeur de Lara, poitrinaire pour quelque temps, rêvant la mort avec sa maîtresse, quelquefois imaginaire comme sa maladie, lui faisant des vers à travers les bois et les champs, mais croyant encore à quelque chose, ne fût-ce qu'au doute, et revenant à son Elvire en rêve ou en réalité,

tout parfumé des senteurs des acacias et des tilleuls.

Aujourd'hui c'est tout ce qu'on trouve. Ça n'a plus ni esprit, ni muscles, ni illusions. Ça monte à cheval autour du lac. Ça va au cercle et à *l'Œil crevé*. Ça tient du mannequin, du croupier et du maquignon, et ça sent le patchouli, le cigare, le vin et le fumier d'écurie. Que voulez-vous? Les temps sont durs; il n'y a pas mieux. N'importe, Madame s'ennuie tout de même; ce n'était pas ça qu'il lui fallait. Ça n'a même pas l'effectif du conjugal et c'est bien moins commode. Après l'avoir traîné pendant une saison aux eaux dont le mari a besoin, elle renvoie le godelureau au corps de ballet de l'Opéra ou des Folies, où il raconte qu'il a eu *la une telle,* mais qu'il

l'a quittée parce qu'elle est trop maigre.

Quant à *la une telle,* ou la sensation lui est devenue indispensable et il faut qu'elle la retrouve, ou elle lui est restée inconnue et il faut qu'elle la recherche. C'est alors qu'elle prend le second. Oh! ce second, c'est tout un poëme à écrire! Cette fois on se dérangera un peu plus, mais on aura ses aises. On ira chez lui, ou dans un hôtel, ou chez un ami, pour être plus tranquilles. Celui-ci du reste aura été mieux choisi; on l'aura vu aux chasses d'automne tenir dix heures à cheval et danser du soir jusqu'au matin. Il a l'oreille rouge, le cou dans les épaules et la barbe drue. Adieu le temple! adieu le foyer! qui n'étaient que des étapes. La voilà *de rue,* sinon l'égale socialement, du moins moralement la pareille de celles,

qui s'y pavanent à pied ou en voiture. Au second amant, la femme mariée n'est plus dans l'entraînement involontaire, elle est dans la chute voulue. Ça ne peut plus s'appeler de l'amour, ça ne peut plus s'appeler poliment que de la galanterie; au fond c'est du libertinage soumis, avec connaissance de cause et récidive. tout comme la prostitution. à des partages ou à des prévoyances ignobles, sous peine de scandales, d'avortement ou d'infanticide.

C'est fini! (et rien de plus triste) le nom d'une épouse, d'une mère, va sauter de bouche en bouche comme un oiseau de branche en branche. Il se trompe quelquefois d'arbre et tombe, bec ouvert, dans l'oreille du mari, malgré le treillage dont on l'a habilement enveloppée. Le plus souvent, le mari

étonné, désespéré, s'arrache les cheveux, mais se tait. Il est d'ailleurs vaincu depuis longtemps; il y a un enfant déjà grand; il y a les considérations du monde, résultats de l'éducation; silence! Il souffre cependant, cet imbécile. Il en meurt quelquefois sur le coup. Il se croyait toujours aimé. Il en avait les preuves presque tous les jours, la veille encore!... Qui aurait jamais cru cela! La femme baisse la tête, elle pleure, elle promet, et elle recommence. Et dire que si, au lendemain de son mariage, à la première infraction légère mais attentatoire au foyer proprement dit que cette femme s'était permise, le mari lui avait administré la correction que réclamaient ses origines de sauvage ou de saltimbanque, elle aurait dit : « Tiens, un

homme! » et elle l'aurait adoré. A quoi tient souvent le bonheur d'un ménage!

Mais le mari qui n'a pas eu cet éclair de génie, et qui, au contraire de Rachel, ne demande qu'à être consolé du malheur immérité qui le frappe, car il ne voit rien à se reprocher, cet homme; le mari, qui a contracté des habitudes dont il ne peut plus se passer (et il a dit à sa femme que désormais tout devait être rompu entre elle et lui), le mari fait un voyage, cherche aventure, et, finalement, va trouver Clorinde ou Paméla, qui lui raconte son histoire, à qui il raconte son malheur, qui l'attendrit, et qu'il regrette de ne pas avoir rencontrée plus tôt, quand il était libre. Il l'aurait épousée peut-être! C'était la femme qu'il rêvait. Il laisse là pour preuve une partie de la dot

du petit idiot qui grandit toujours, et que Paméla se charge de commencer tout en achevant le père. Celui-ci essaye un peu de politique départementale, voit que ça ne l'intéresse pas et prend quelques aphrodisiaques; ses jambes ne vont bientôt plus qu'où elles veulent; il se sèche, s'ankylose, se paralyse, se ramollit et meurt. Allons, adieu.

Sa femme continue..... à être femme du monde, avec secondes noces et fausse dévotion.

Vous me ferez observer, monsieur, que je ne prends mes tableaux que dans les classes supérieures, à quoi je répondrai que, lorsque les classes supérieures donneront l'exemple, les classes inférieures le suivront. Quand vous verrez du vin dans le

haut de la bouteille, soyez assuré qu'il y en a au fond.

Voilà donc le dénoûment ordinaire, heureux, où tout s'arrange comme à la comédie; mais ça finit quelquefois plus mal, et il peut arriver que le sire de Framboisy se fâche tout rouge, manque d'éducation, se sépare, fasse un procès ou dégaîne son grand sabre, tue le galant ou la dame, ou les deux et quelquefois lui-même par-dessus le marché. De là les catastrophes comme celle qui a ému la capitale dernièrement, les capitales, au milieu de toutes ces aventures, ne cherchant que l'occasion de s'émouvoir fortement, souvent et pas longtemps. De là des discussions sans nombre, des théories sans fin, où l'on prend parti, qui pour la femme, qui pour l'homme! En gé-

néral pour la femme. Péché d'amour est si charmant! Et puis on ne tue pas une femme, un pauvre petit être sans défense et sans vêtements. On fait des articles trop courts, monsieur, quand ils sont comme le vôtre; on répond des lettres trop longues, comme celle-ci, ce qui du reste ne sert absolument à rien; et l'on remet, pour la millième fois, sur le tapis ces deux questions : l'Éducation de la femme et le Divorce.

Les féministes, passez-moi ce néologisme, disent, à très-bonne intention d'ailleurs :

Tout le mal vient de ce qu'on ne veut pas reconnaître que la femme est l'égale de l'homme et qu'il faut lui donner la même éducation et les mêmes droits qu'à l'homme; l'homme abuse de sa force, etc., etc. Vous

savez le reste. Nous nous permettrons de répondre aux féministes que ce qu'ils disent là n'a aucun sens. La femme n'est pas une valeur égale, supérieure ou inférieure à l'homme, elle est une valeur d'un autre genre, comme elle est un être d'une autre forme et d'une autre fonction. La preuve qu'elle n'est pas aussi forte que l'homme, c'est qu'elle se plaint toujours de ce que l'homme est plus fort qu'elle ; or, si la nature a donné la force à l'homme, c'est pour qu'il s'en serve, comme il doit se servir de tous les dons qu'il a reçus pour l'œuvre qu'il a à faire. En effet, un des premiers usages que le masculin a fait de sa force a été d'enfermer et de subordonner le plus possible le féminin, dont il a besoin dans de certains cas, s'étant aperçu qu'il

lui en coûte cher, à lui masculin, quand ce féminin est en liberté, même dans un paradis. Nous venons de voir, d'un autre côté, de quelles armes la nature a doué le féminin pour qu'il pût reprendre par les mœurs ce qui lui est refusé par les lois. *Les hommes forts* qui ont établi les sociétés ont donc cru devoir soumettre la femme à une législation spéciale en raison de la fonction particulière, et, il faut bien le dire, inférieure à laquelle la nature l'avait déjà condamnée. Il fallait mettre cette loi et cette fonction le plus possible en accord; c'est ce que ces hommes ont fait de leur mieux, selon les connaissances qu'ils avaient de cet être particulier, et il me semble qu'ils ne se sont guère trompés, puisque nous voyons partout les plus respectées, les plus valables et

les plus heureuses, les femmes qui acceptent loyalement cette entente légale de la nature et de la société. Celles-là ne se plaignent ni ne se révoltent jamais. Ce n'est donc pas parce que nous lui donnons l'éducation qu'elle reçoit que la femme est ce qu'elle est, c'est parce qu'elle est ce qu'elle est que nous lui donnons l'éducation qu'elle reçoit; et quand elle se prétend capable d'édicter des lois, de commander des armées et de conduire des locomotives, elle est aussi ridicule que le serait le sexe fort s'il voulait porter des chignons, montrer ses épaules et allaiter des enfants. Vouloir réunir les deux natures en une seule, ce serait l'hermaphrodisme, qui est l'impuissance mâle et femelle. Nous avons donc à remplir chacun notre fonction comme nous avons à

garder chacun notre forme, l'amour étant là pour fondre momentanément ces formes différentes et pour tirer de cette fusion le résultat dont Dieu a besoin, l'enfant; après quoi chacun reprend sa fonction particulière, sans se désintéresser de la destinée devenue commune. Il y a des hommes qui abusent de la faiblesse des femmes, c'est évident, et il y a aussi des femmes qui abusent de la bêtise des hommes. Ceci rentre dans les valeurs d'individus et non dans les valeurs d'espèces. Dieu tout-puissant, l'homme médiateur, la femme auxiliaire, voilà le triangle. L'homme ne peut rien sans Dieu, la femme ne peut rien sans l'homme, voilà la vérité éternelle, absolue, immuable. Ce n'est donc pas l'éducation de la femme qu'il faut modifier, c'est celle de l'homme.

Quand l'homme saura bien pourquoi il est sur la terre, la femme comprendra tout de suite pourquoi elle doit soumission à l'homme. Il ne s'agit donc pas de donner à la femme plus de liberté et de droits qu'elle n'en a, elle n'en peut rien faire que de se constituer l'adversaire légale et sociale de l'homme, lutte dont l'homme sortirait vainqueur, puisqu'il est l'être de force; il s'agit d'apprendre, et, s'il s'y refuse, d'imposer à l'homme son devoir envers la femme. Ce que la femme, être de forme, de subordination et d'aide, a le droit, mais le droit imprescriptible, de demander à l'homme, être de médiation, d'initiative et de mouvement, c'est de l'initier à ce que Dieu lui dit, de la mettre en sa plus-value terrestre et de l'associer à sa destinée éter-

nelle. Tant que l'homme désertera ce devoir, il n'aura pas à en imposer un à la femme. Il ne sera plus son chef, il sera son ennemi, et elle se vengera de lui, *individuellement*, par tous les moyens possibles, sans qu'il ait jamais le droit de se plaindre. Et c'est alors, n'ayant pas su la conduire, qu'il verra où elle peut le mener.

Maintenant, si des moyens qui pourraient prévenir les catastrophes conjugales nous passons à ceux qui peuvent les réparer, nous arrivons naturellement au divorce.

Il est évident qu'étant donnée la société actuelle, le divorce, dans une multitude de cas, est devenu pour ainsi dire indispensable, et qu'il vaut mieux rétablir le divorce dans la loi que d'être forcé d'admettre le meurtre dans les mœurs. Le divorce a ce grand avan-

tage, en outre. de libérer complétement les intérêts et les personnes, de rejeter dans le vide les non-valeurs morales et de rendre aux véritables valeurs leur taux, leur circulation et leur fécondité. Ce n'est pas tout : il supprime une des principales causes, et, en tout cas, les seules excuses de l'adultère. Avec lui, il n'y a plus de lien éternel entre les incompatibilités d'humeur, et le : « J'ai pris un amant parce que mon mari me trompait, me ruinait, me battait, m'exploitait, m'abandonnait », cet argument de la femme adultère meurt d'inanition ou d'inanité.

Jusqu'à présent nous n'avons parlé que de l'adultère féminin et nous avons eu l'air d'admettre que tous les torts viennent des femmes. Loin de nous cette pensée. Sur

cent femmes coupables, il y en a quatre-vingts qui le sont par la faute de leurs maris, qui les ont mal choisies d'abord, qui ont détourné de son but cette admirable institution du mariage et qui n'ont su en faire comprendre à leur compagne ni les grandeurs ni les joies ; mais, il faut bien le dire aussi, l'adultère de l'homme n'a jamais l'importance, ne peut jamais avoir toutes les conséquences de celui de la femme. En réalité, le mariage est tout à l'avantage de la femme, et c'est pour cela que la loi, après avoir armé le masculin de ces fameux droits préventifs dont la femme se plaint tant et qui lui permettent de se poser en victime devant les superficiels et les tendres, absout ensuite, en cas de flagrant délit, tous les excès de la colère

chez l'homme, qu'elle absoudrait également du reste chez la femme.

Le gynécée, le harem, le couvent, certains articles du Code, certains règlements des mœurs et le déshonneur pour celles qui veulent s'y soustraire, telles sont les précautions que l'homme a cru devoir prendre à peu près partout. C'est que, nous le répétons, le mariage, dans sa constitution loyale et régulière, est tout à l'avantage des femmes. Voyez tout ce qu'elles y trouvent en dehors de la réalisation du vœu naturel! Elles y trouvent la liberté de voir, de connaître, d'aller, de venir, que, jeunes filles, elles n'avaient pas; elles y changent de nom, c'est-à-dire que ce n'est plus leur famille, ce n'est plus elles-mêmes qu'elles ridiculisent ou déshonorent

quand elles trompent leur mari, c'est leur mari, et tant que ce mari ne dit rien, le monde ne dit rien non plus. Lui seul est responsable, et le jour où il sait quelque chose, il faut qu'il risque sa vie pour la faute de la femme ou qu'il se fasse rire au nez devant un tribunal. En revanche, jamais la femme trompée n'est ridicule, elle est toujours à plaindre, et si elle pardonne sans se venger, elle devient héroïque. Enfin si elle se venge, après... ou avant, avec un peu de prévoyance, avec la simple preuve du toit commun, elle impose légalement au mari les enfants conçus en dehors du mariage. Si malin que soit l'homme, fût-il M. de Talleyrand doublé de M. de Bismarck, la réciproque lui est absolument impossible. L'enfant qu'il a fait en dehors

reste en dehors, ce que résumait spirituellement je ne sais plus quelle princesse, en disant à son noble époux : « Je puis faire des princes sans vous, vous ne pouvez pas en faire sans moi. »

C'est cet avantage considérable, inouï, injuste, qui a fait absoudre le meurtre dans le flagrant délit; et encore faut-il que ce flagrant délit ait lieu dans la maison conjugale, et que le mari le surprenne sans l'avoir prévu. En ce cas, et lorsque le mari surprend sa femme dans cette position réservée au mariage seul et qu'il la tue, il a le droit de dire à ses juges : « Je n'ai pas tué cette créature seulement par colère, par jalousie, par orgueil, par amour; je l'ai tuée pour étouffer en elle le germe d'un enfant qu'elle allait imposer

à ma confiance, à mon affection, à mes caresses, à mon travail, à mes enfants légitimes, à mon nom et à toute la postérité de mon nom. » Et la justice humaine est forcée de se taire. Ne ferait-elle pas mieux, dans cette circonstance et dans quelques autres bien précises et bien nettes, d'autoriser, d'exiger le divorce? Le mari accompagné d'un magistrat constaterait le délit, et sinon sans colère, du moins sans meurtre, il dirait à la loi : « Voici une femme qui ne m'aime pas, qui aime ce monsieur en chemise que vous voyez là, et qui est aimée de lui, puisqu'ils sont en train de donner ou de promettre la vie à un troisième individu dans lequel ils revivront, et qu'ils aimeront aussi, probablement. Débarrassez-moi de ma-

dame et débarrassez-la de moi. Qu'elle épouse monsieur, qu'ils légitiment leur petit; cela vaudra mieux que de me forcer de tuer madame, monsieur et le germe en question qui, en sa qualité d'enfant de l'amour, sera peut-être un grand homme comme d'Alembert ou le beau Dunois. »

La séparation fait cela? Non; la séparation sépare, voilà tout, elle ne libère pas. Elle ne rompt pas la chaîne, elle la rend plus longue et par conséquent plus lourde. Elle rive de loin, mais pour toujours, l'innocent à la faute du coupable, elle lui supprime sa moitié sans lui en permettre une autre. Elle condamne les deux, le coupable et la victime, aux mêmes peines, au célibat et à la stérilité, et s'ils rompent leur ban, à moins qu'ils n'aient toujours dans

leur poche l'*Essai sur le principe de population de Malthus*, elle condamne les enfants qui naîtront d'eux, et qui sont bien innocents ceux-là, à ce : *père et mère inconnus*, qui seront peut-être la honte et le chagrin de toute leur vie. Telles sont quelques-unes des raisons, raisons excellentes, que font valoir les partisans du divorce, auxquels les adversaires de cette mesure répondent :

« D'abord, et avant tout, nous n'admettons pas que le mariage ne soit que l'union de deux intérêts, de deux fantaisies, de deux amours même : c'est l'alliance, c'est la communion éternelle de deux âmes, et c'est pour cela qu'il est et doit être indissoluble. C'est donc l'acte le plus grave de la vie, puisqu'il engage l'éternité, dans le

ciel par le serment, sur la terre par la descendance et l'héritage. Aussi, jusqu'au dernier moment vous est-il permis de dire : Non. On ne vous marie pas de force. Par conséquent, renseignez-vous, réfléchissez-y tant que vous voudrez, toute votre vie si bon vous semble, mais vous savez, vous êtes bien prévenus qu'une fois que vous aurez dit : Oui, la mort seule pourra vous dégager. Si vous vous êtes trompés, tant pis pour vous. Tout ce que nous pourrons faire sera de séparer vos personnes et de ne plus vous laisser civilement solidaires l'un de l'autre, et cela encore, dans certains cas déterminés. Donc, mariez-vous bien ou ne vous mariez pas.

« Quant aux enfants que vous pourrez avoir, chacun de votre côté, une fois que

vous serez séparés l'un de l'autre, nous n'avons ni à les prévoir ni à les garantir, nous n'avons à nous occuper que de ceux que nous vous avons autorisés à avoir ensemble, lorsque vous vous êtes engagés librement devant nous à rester éternellement unis. Nous ne connaissons que ceux-là. Qu'est-ce qu'ils deviendraient avec le divorce, le père et la mère reprenant une liberté absolue? Lequel des deux s'en chargerait? Auquel des deux les imposerions-nous? Au plus honnête? Mais si le plus honnête est justement celui des deux qui n'a pas de quoi vivre? Au plus aisé alors? Mais si ce plus aisé est justement le plus immoral des deux? Que l'État s'en charge alors, en prélevant sur les biens des deux divorcés de quoi pourvoir à l'éducation de

ces enfants ? Mais si les deux divorcés n'ont rien ni l'un ni l'autre ? Restera l'amour paternel ou maternel, qui arrangera les choses ? Hélas! il en est du sentiment maternel et du sentiment paternel comme de tous les grands sentiments, qui exigent une grande persévérance et de grands sacrifices ; ils sont extrêmement rares, le sentiment paternel surtout; sans cela, comment expliqueriez-vous le 30 p. 100 d'enfants naturels, sans compter les stérilités volontaires, les avortements et les infanticides ignorés, et le 80 p. 100 de mortalité sur les nourrissons confiés aux premières nourrices venues, qui les emportent au fond des campagnes. et qui là, sans que les parents s'en soucient, les bourrent de cette bouillie dont les pauvres petits prennent le parti de mourir,

comme s'ils comprenaient tout de suite que c'est ce qu'ils ont de mieux à faire. L'amour paternel et maternel existe, ce n'est pas douteux, et, quand il existe, il a des mérites divins; mais il n'existe pas autant qu'on le croit, et surtout pas autant qu'on le dit. La nature le sait bien, c'est pour cela sans doute qu'elle a mis les charges après et le plaisir avant. Jugez, d'après la quantité de gens qui ne veulent avoir que le plaisir sans les charges, combien eussent accepté les charges sans le plaisir ou avec la seule chance des joies familiales. Croyez-vous que l'homme et la femme qui se livrent à l'amour sans s'être donné cette preuve d'estime qu'on appelle le mariage, croyez-vous que cet homme et cette femme qui courent la chance

de donner le jour à une créature qui n'aura ni père ni mère légitimes et responsables, aient en eux le sentiment paternel et maternel? Croyez-vous que cet homme et cette femme qui se marient par calcul, par occasion, par coutume, par amour même, pensent beaucoup à l'enfant qui va résulter de leur mariage, et qui est plus une conséquence qu'un but, quand ce n'est pas un moyen d'assurer les intérêts et de réaliser les combinaisons? Croyez-vous enfin que cet homme qui déserte le foyer conjugal pour aller courir l'aiguillette, et cette femme qui confie son enfant à la voisine ou à la servante pour aller courir le guilledou, aiment bien leurs enfants? Non, non. L'humanité est capable de bons sentiments; mais, le plus souvent, il faut,

pour qu'elle les ait, la forcer de les avoir, et si nous ne lui imposions pas certains devoirs, elle les déserterait trop facilement, même lorsqu'il s'agit de ceux dont elle est le plus fière. Le mariage est un de nos derniers moyens de moralisation. Ne l'amoindrissons pas. Plus les hommes et les femmes verront que c'est un acte irrévocable, plus ils prendront l'habitude de le faire sérieusement. »

Tout cela est vrai, de part et d'autre, et quand c'est l'Église qui parle comme il vient d'être parlé en dernier lieu, nous comprenons son langage. L'Église ne peut ni ne doit admettre le divorce, le mariage étant pour elle l'union des âmes, sauf cependant le cas d'adultère prévu dans la loi de Moïse et réservé très-explicitement par

Jésus (chap. v, verset 32, Évangile de saint Mathieu); mais tant que c'est la loi laïque qui parle ainsi, nous ne pouvons admettre son implacabilité, et c'est la loi laïque qui domine chez nous, le mariage religieux n'ayant, sans elle, aucune valeur. Or la loi laïque ne s'occupe que des intérêts sociaux et terrestres de l'homme, qu'elle est ou plutôt qu'elle s'est chargée de maintenir en équilibre entre son devoir et son droit. Le mariage n'est en résumé pour elle qu'une convention comme une autre, un contrat synallagmatique dans lequel les parties s'engagent mutuellement et également, et qu'il est de son devoir de rompre quand une des deux parties prouve que l'autre s'est soustraite aux engagements pris en connaissance de cause. La loi invoque

toujours la question des enfants qui sont la conséquence de ce contrat, et qui, par leur intervention, le rendent d'une espèce toute particulière. Soit : mais quand il n'y a pas d'enfants? L'argument tombe alors. Et quand l'enfant est justement la preuve et la constatation du délit, que devient l'intervention de l'enfant?

Voici un jeune homme des plus honorables, des plus laborieux (je ne fais pas d'hypothèses, je cite des faits et des faits bien connus), voici un jeune homme qui rencontre une jeune fille, entourée de la famille la plus honorable et la plus honorée, au dire de tous. La jeune fille plaît au jeune homme, il la demande, il l'épouse. La donzelle est enceinte de deux mois, du fait d'un laquais. L'honnête famille, qui le

savait, a mis sa progéniture et sa descendance légalement sur le dos d'un galant homme qui croit à la parole d'honneur des pères et des mères. Il s'adresse à la loi qui lui répond : « On va faire un désaveu de paternité et on va te séparer de cette misérable femme. — Alors je puis en épouser une autre? — Non ; tu ne pourras jamais te remarier avant qu'elle meure. — Et si elle vit plus longtemps que moi? — Tu ne te remarieras pas, voilà tout. — Et si je veux aimer, moi, si je veux avoir des enfants qui portent mon nom? — Impossible. — Mais je n'ai rien fait de mal. — Tant pis pour toi. — C'est abominable. — C'est comme ça. »

Voici une jeune fille des plus honorables qui rencontre dans le monde un jeune homme qui a, comme on dit, les meilleures

références. Ce jeune homme est admis à faire sa cour, il est agréé. Le contrat est signé, le mariage a lieu. Une heure après la sortie de l'église, avant la fin du repas, ce jeune homme sort, on ne le revoit plus. Il est parti emportant la dot, laissant une femme vierge et ruinée. Celle-ci s'adresse à la loi, qui lui répond : « C'est vrai, *Madame*, vous avez épousé un escroc. — Eh bien, rendez-moi ma liberté. — Non. — Que dois-je faire ? — Attendre. — Quoi ? — Qu'il revienne. — Et s'il ne revient pas ? — Attendre qu'il meure. — Et s'il ne meurt pas? — Tant pis pour vous. — Et si j'aime un autre homme ? — Vous serez déshonorée. — Et si j'ai des enfants, car enfin je suis née pour être mère ? — Ils seront bâtards. — C'est abo-

minable, car enfin je suis innocente, moi. — C'est comme ça. »

Mais, pourrait ajouter la loi, nous avons trouvé des circonstances atténuantes pour les incendiaires, les assassins et les parricides, et, à certains anniversaires, quand ils se sont bien conduits pendant un certain temps, nous les rendons à la liberté.

— Complète ?

— Complète.

— Parfait.

Eh bien, franchement, ce mari ainsi trompé par cette famille, cette femme ainsi abandonnée et volée par ce drôle ont raison ; c'est abominable !

Tandis que j'écris cette lettre, le procès de M. Dubourg commence devant les assises de la Seine. C'est cet événement qui a motivé votre lettre et cette réponse. Voulez-vous, cher monsieur, que nous prenions l'acte d'accusation, que nous le pliions en quatre, que nous le roulions autour d'une baguette de coudrier, en l'y fixant avec un ruban noir, et que nous le plantions à cet endroit de notre discours comme un point de repère, pour retrouver notre chemin quand nous allons revenir d'où nous allons? Car nous allons maintenant remonter un peu haut, — à la création du monde. Ne riez pas, c'est sérieux, mais ne vous effrayez pas, ce ne sera ni

aussi long ni aussi ennuyeux qu'on pourrait le supposer.

Partons.

Nous acceptons la Bible, n'est-ce pas? Si ce n'est pas pour la science le livre irréfutable comme tradition historique, c'est du moins le livre qui remonte le plus haut, c'est le plus *un*, et en tout cas, comme tradition morale, religieuse, divine et fonctionnelle de l'homme et de la femme, c'est le plus complet. Homme, je me recherche aux origines consacrées et acceptées par l'homme.

Dieu forme l'homme d'un peu de limon; il lui souffle une âme, bouche à bouche, il le forme mâle et femelle en un seul corps, c'est-à-dire qu'il le dote à la fois d'intelli-

gence et de sentiment et qu'hommes et femmes naîtront de lui. Il lui donne l'ordre de croître et de multiplier. L'homme fait donc ainsi partie de la création une et directe; il est en forme, en esprit et en destinée directement corrélatif à son créateur. Si Dieu crée l'homme, c'est évidemment parce qu'il a besoin d'un intermédiaire entre sa puissance et la terre récemment créée, pour des fins qu'il ne lui dit pas encore. Cependant Dieu voit que l'homme ne suffit pas, et, pour la première fois depuis le commencement de son œuvre, il dit : « *Cela n'est pas bon. Il ne faut pas que l'homme soit seul; je lui ferai une aide semblable à lui.* »

Dieu sépare donc *le* femelle du mâle, et non plus de la terre, mais de la substance

même de l'homme, il tire une nouvelle effigie humaine, qui est la femme. Ce sont ces deux êtres qui, nés l'un de l'autre, devront tendre éternellement à ne faire qu'une seule et même personne pour un seul et même but.

Cependant la femme, tout en étant de forme plus belle, de matière plus fine que l'homme, puisqu'elle est tirée d'une matière déjà remaniée par Dieu, est d'origine moins haute, puisqu'elle n'a pas reçu le souffle divin, ne participe que de celui qu'Adam a reçu, et n'a été évoquée que comme aide et complément. Elle n'est dès lors que de seconde création et l'homme antérieurement créé reste placé entre elle et le créateur. Ce n'est pas à elle que Dieu a donné l'Eden et les animaux, ce n'est pas elle qu'il a chargée

de croître et de multiplier; ce n'est pas à elle qu'il a défendu de manger des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal. Elle n'a ni pouvoir ni mouvement propre, ni responsabilité. Entre ces trois termes dont elle procède : Dieu, l'homme, la terre, elle est, voilà tout, et elle attend. Lequel des trois va se l'approprier?

Le serpent entre en scène. Il représente la terre dont il sort, dans ce qu'elle a de plus ténébreux et de plus bas. C'est l'instinct; c'est l'animalité. Et cependant ce n'est qu'au nom de l'idéal qu'il va dégrader la femme, puisqu'il la sait animée d'une partie du souffle divin qui a pénétré l'homme. Il lui conseille de faire manger à l'homme le fruit de l'arbre de la science du bien et du mal,

c'est-à-dire de s'emparer de tout le divin qu'ils ne contiennent l'un et l'autre qu'à doses mesurées, et de se rendre ainsi égaux au Dieu total dont ils émanent, lui par première inspiration, elle par réflexion ultérieure.

Or, comme ce n'est pas à elle personnellement, nous le répétons, que Dieu a défendu de toucher au fruit que le serpent l'invite à cueillir, elle aura le droit de dire pour la première fois ce que tant d'autres femmes répéteront si souvent, à travers les siècles, quand elles seront surprises en faute : « Je ne savais pas. » Aussi, lorsque Dieu aura connaissance du péché, l'homme accusera la femme qui lui a apporté le fruit tentateur, la femme accusera le serpent qui le lui a montré.

Quel est le premier effet de cette science du bien et du mal qu'ils viennent d'acquérir? Le premier effet c'est d'initier les deux premières créatures au secret de la création humaine, que Dieu ne leur a pas encore appris, puisqu'il a dédoublé Adam pendant son sommeil, sans que l'homme prît la moindre part consciente à cette évocation de sa chair. Le secret de la procréation à deux, que Dieu se réservait de leur divulguer quand il en croirait l'opportunité venue, leur est donc divulgué subitement, et, dès les premières bouchées, le désir d'user de ce privilége divin court dans leurs veines. C'est pour cela que, Dieu les appelant, *ils virent qu'ils étaient nus et de formes différentes;* c'est pour cela qu'ils ceignirent de feuillages les parties de leur

corps qui dénonçaient, malgré eux, leur tentation irrésistible et leur tentative immédiate. Car le crime de la reproduction volontaire, ce crime d'empiétement humain sur les prérogatives divines, n'a pas encore été commis. Il ne sera commis qu'après la sortie de l'Éden. Au moment où nous sommes, il n'y a encore que désobéissance et désir.

Cela suffit. L'ordre suprême a été méconnu; et alors (ceci est très-grave et très-important à consigner), après que Dieu a condamné le serpent à ramper éternellement sur la terre, après qu'il a imposé à la femme les douleurs de l'enfantement, c'est-à-dire de la mise en forme des êtres; après qu'il a infligé à l'homme les fatigues du travail, c'est-à-dire de la mise en œuvre des choses, il chasse Adam

de l'Eden. Pourquoi? Parce qu'il a mangé du fruit défendu? Non; ce n'est là que la seconde raison. La première, *c'est parce qu'il a écouté la voix de la femme.* Autrement dit, la voix, la seule voix que l'homme doit écouter est la voix de Dieu, son maître unique, voix qui vient d'en haut; toute autre voix ne peut venir que d'un des êtres issus ou dépendants de lui, inférieurs à lui par conséquent, et toute autre voix, venant d'en bas, ne s'adressera jamais, quelles que soient les promesses qu'elle fasse, qu'à la partie inférieure de son être, à celle qu'il a cachée instinctivement parce qu'elle l'assimilait à la bête.

L'homme est chassé, il emmène avec lui la femme, cette aide dont il ne peut plus se passer et qui est la chair de sa chair et

les os de ses os. Il emporte, de la science du bien et du mal, le secret de la création ou plutôt de la procréation humaine. Il n'emporte pas la vie éternelle, car il n'a pas eu le temps de toucher à l'arbre de la vie. Il mourra donc, mais il se reproduira.

L'éternité perdue par l'individu est retrouvée par l'espèce. L'humanité va se substituer à l'homme.

Voilà Adam et Ève, hors de l'Éden, en face de la terre immense, déserte, inculte et hostile. C'est alors, et la Bible est très-explicite à ce sujet, c'est alors, alors seulement, qu'ils se servent en toute liberté du secret que l'arbre de la science du bien et du mal leur a appris, et que, loin des yeux de Dieu, Adam connaît Ève, selon l'expression du livre consacré.

Le premier né d'Adam et d'Ève est Caïn, l'enfant de la désobéissance, de la tentation, de la curiosité, du trouble.

L'hérédité physiologique commence; et cependant Ève, malgré la part qui lui est attribuée dans la science du bien et du mal, n'en a nul pressentiment, car elle s'écrie en mettant Caïn au monde : « J'ai acquis un homme par l'Éternel. »

Toute la femme, toute la seconde femme, la femme *de foyer* que nous avons décrite tout à l'heure, est déjà dans ce mot. A peine a-t-elle séduit l'homme, à peine a-t-elle conçu par lui, à peine est-elle mère, qu'elle aspire, son œuvre de fonction terrestre accomplie, à se dégager du mâle, intermédiaire formel qui ne lui apparaît plus que comme instrumentaire et accessoire,

et de ce qu'elle a servi de sa chair et de son sang à la formation du premier être, elle tend à se mettre, par-dessus la création hiérarchique antérieure, dans le principe même de toutes choses, en effet commun avec Dieu. La lutte du masculin et du féminin s'accentue donc ainsi dès le commencement traditionnel, physiologique et psychologique du monde.

A partir de ce moment, la femme mère est déterminée et connue. Sollicitée à la fois par l'animalité dans ses entrailles, par l'idéalité dans son cœur et par la curiosité dans son esprit, elle appelle l'homme, le reçoit en forme, le recueille en essence, le paye d'une sensation qu'elle partage plus ou moins, se reprend aussitôt, se remonte jusqu'à son Dieu, extrait, supprime l'inter-

médiaire jusqu'à nouvel appel de la nature et se déclare enfin supérieure à l'homme par sa forme, par son sentiment, par sa fonction, par son utilité, et, il faut bien le dire, par l'asservissement de l'homme lui-même à la sensation qu'il trouve en elle. Telle est la mère, qu'elle mette au monde Caïn ou Abel, telle est la vraie mère, telle est notre mère quand nous l'évoquons dans notre amour et notre respect. Nous la dégageons alors complétement, nous aussi, même de l'homme qui est notre père, et nous regarderions comme sacrilége et incestueux de nous la représenter complice du fait auquel nous devons d'être. Nous l'enveloppons là d'un mystère où elle a droit en effet de se croire et de se dire en relation directe avec Dieu, car l'homme n'y est admis

qu'une minute. Ce n'est pas tout; rien n'avertit l'homme qu'il sera père. C'est la femme qui en reçoit la première nouvelle par une communication secrète, intime de la nature, et c'est elle qui l'annonce à l'homme, devenu passif à son tour.

Admirable évolution du germe créateur déposé par Dieu, transmis par l'homme, recueilli par la femme, restitué par elle au monde extérieur sous sa forme planétaire jusqu'à ce que Dieu le reprenne dans ses harmonies éternelles, après cette dernière métamorphose que nous appelons la mort, germe nouveau pour un état nouveau ! Et pendant cette évolution, ce germe, invisible à l'œil nu, a créé non-seulement l'enfant mâle ou femelle, mais la mère, le père, l'homme, la vie, la pansée, le mouvement, l'amour,

le bien et le mal. Constatons et admirons, monsieur, c'est ce que nous avons de mieux à faire.

L'homme aura donc tout à reconquérir : l'Éden qu'il a perdu par la femme, la femme qui se dérobe à lui par la maternité, l'enfant qui lui est soustrait par la mère. C'est par cette triple conquête morale qu'il s'affirmera mâle, se constituera père, remettra tout choses à sa place selon les vues providentielles et se fera reconnaître ce qu'il est, le médiateur conscient entre Dieu son Créateur et la Création, qui lui est soumise.

Le Seigneur qui avait établi des lois naturelles qu'il se proposait de faire connaître à Adam, si celui-ci n'eût prévariqué, lois que l'homme est forcé depuis lors d'ap-

prendre les unes après les autres, — et sans le secours de la femme, — le Seigneur punit immédiatement par une de ces lois la faute et l'orgueil d'Ève. Cet enfant qu'elle croyait avoir acquis par le Seigneur, le Seigneur le maudit. Caïn, premier-né de la double tentation et de la double erreur de son père et de sa mère, va devenir nécessairement criminel. Les fatalités héréditaires s'établissent. Le dogme du péché originel n'est pas autre chose qu'une loi physiologique. Caïn tue Abel, à la naissance duquel le serpent n'a eu aucune part. L'être d'instinct tue l'être d'idéal, qui est recueilli dans le Seigneur et qui va être restitué à la terre sous le nom de Seth. C'est alors qu'Ève pourra dire : « J'ai acquis un homme par le Sei-

gneur, » mais elle n'osera plus. Elle se défie d'elle, elle est soumise, elle est ralliée, et elle devient alors véritablement la mère des enfants de Dieu.

Caïn, marqué d'un signe, est sorti de la première famille; il erre vagabond et finit par arriver au pays de Nod. Où est ce pays? Nul n'a jamais pu le dire. Il connaît sa femme. Quelle femme? Nul ne le sait, puisque, bibliquement, il n'y a encore sur la terre qu'une femme : Ève. Qu'est-ce que cela signifie? Cela veut-il dire que Caïn est dans ce qui n'est pas, et qu'il féconde ce qui ne doit pas être? Qu'est-ce que c'est que cette humanité innommée jusqu'alors, mystérieuse, hors la loi, où Caïn et ses descendants trouvent les femelles dont ils ont besoin pour perpétuer

les traditions du mal? Est-ce une puissance d'en bas égale et hostile à celle de Dieu qui suscite cette horde bâtarde contre le peuple élu? Ou bien les animaux ont-ils désobéi comme l'homme et la femme? Ont-ils mangé *de l'herbe du bien et du mal,* et tentant, de leur côté, une création qui leur était interdite, sont-ils arrivés à donner naissance à ces semblants d'hommes qu'on appelle les singes? Caïn, le meurtrier, le maudit, le fugitif, le premier homme aux mains sanglantes, se contente-t-il d'une guenon pour son premier amour, probablement aussi monstrueux que sa première haine, et fait-il, dans le croisement, prédominer ce qui lui reste, ce qui ne peut lui être ravi de son type supérieur? Car, après tout, il est issu, lui, de ce qui est

issu de Dieu. Il est possible alors que le germe d'humanité effective qu'il dépose dans ce milieu arrivé à son point culminant et incapable de s'élever encore par lui-même, rectifie les êtres subséquents et leur donne toutes les apparences du type le plus élevé, moins l'âme, que ce générateur maudit ne peut transmettre, puisqu'il ne la contient plus. Il en résulterait cette humanité purement animale, ayant pour mère cette guenon dont certains savants modernes veulent absolument descendre, tandis que nous, qui ne sommes pas du même avis, descendrions naturellement d'Ève. C'est possible. Toujours est-il que les anthropomorphes se mettent à pulluler de telle façon qu'ils couvrent bientôt la terre, et ils arrivent à des produits si beaux,

physiquement, que quelques fils des hommes véritables se laissent entraîner à leur tour par leurs filles, guenons rectifiées. Les mélanges se continuent donc, menaçant ou de faire descendre les enfants de Dieu, ou de faire remonter la descendance de Caïn. C'est alors que, pour protéger les siens, le Seigneur ouvre les cataractes du ciel et noie tous les hommes et toutes les femmes, sauf Noé, ses trois fils et ses trois brus. La première, la vraie, la seule famille consentie par Dieu est, avec les animaux qui doivent lui être éternellement soumis, sélectée et recueillie dans l'arche, second Éden flottant sur les eaux vengeresses. Et comme ce qui a été une fois ne peut plus jamais cesser d'être sous une forme ou sous une autre, le germe caïnique va se retrouver dans

Cham, qui, la terre reprise et l'alliance faite, outragera son père et se fera maudire et chasser à son tour. C'est de lui que descendra la race qui sera et qui restera la plus difficile à rallier, — alors même que Japhet, le père de notre jeune Europe, attiré en douceur par Dieu, aura logé dans les tabernacles de Sem, — la vieille Asie, qui s'épuise de jour en jour.

A partir de ce moment Dieu, qui a promis de ne plus faire périr tous les hommes, se contente de protéger et d'instruire son groupe d'élus. C'est là, par les patriarches, que la famille humaine va se fonder, sur des bases définitives que nul ne pourra jamais modifier sans péril pour lui, les siens et les autres; c'est là que la tradition de l'homme par Dieu, avec Dieu et en Dieu va

s'établir par Moïse dans ces commandements qui seront les assises inébranlables de la sagesse, de la morale, en un mot de la conscience, cet Éden intérieur de l'homme. Pendant ce temps, autour et à l'encontre de ce petit groupe dépositaire des vérités de salut, les fausses civilisations naissent, grandissent, brillent, étonnent, épouvantent, se corrompent, s'écroulent et s'évanouissent, les unes après les autres. La descendance de celui qu'Ève croyait avoir acquis par le Seigneur les fonde, les traverse et les décompose, en proclamant partout et toujours la puissance dérisoire de l'homme libre et le triomphe stupide de la matière.

Car il n'y a plus de Dieu, ou plutôt chacun a le sien. Les uns déifient les oignons, les autres le bœuf en chair ou le veau en

or, ceux-ci le feu, ceux-là l'eau; on se prosterne devant un morceau de bois; on s'aplatit devant un caillou; on s'égorge et l'on se prostitue devant un fétiche de bronze ou d'airain. Il n'y a plus de ciel, il n'y a plus qu'un Olympe, et l'on n'entend parler que d'amours entre les dieux et les mortelles, entre les déesses et les hommes. C'est un va-et-vient incessant de l'Olympe à la terre et de la terre à l'Olympe. Jupiter, le rival, le tenant-lieu du Dieu de Noé, d'Abraham, de Jacob, de Joseph, de Moïse, de Josué, de Samuel, de Saül, de David, de Salomon, de Job, Jupiter se transforme tour à tour en cygne, en taureau, en pluie d'or, selon qu'il faut à la dame un mâle caressant, robuste ou généreux. La chaste Diane elle-même descend de son char d'argent pour

se donner à Endymion derrière un nuage, et la sage Minerve vient concourir, entre Vénus et Junon, à la pomme du berger Pâris. On se bat dix ans pour la maîtresse de ce drôle, et le plus grand poëte de l'antiquité chante les malheurs qu'elle cause en vers impérissables. Socrate dîne chez Aspasie, Periclès l'épouse. L'Aréopage absout Phryné parce qu'elle est belle, Praxitèle place sa statue dans le temple de Delphes entre celle d'Apollon et celle d'Archélaüs ; les Grecs les plus riches économisent encore pour se donner de temps en temps le luxe d'une de ces courtisanes de Corinthe que Démosthène marchande et trouve trop chères, enfin les descendantes de la famille de Caïn triomphent du haut en bas. On les adore, on les glorifie,

on les divinise; ce que voyant, l'homme, devenu fou par la toute-puissance, se déclare tout bonnement dieu à son tour. Il se commande un faux tonnerre, comme Caligula, et donne son cheval pour consul à ses sujets qui ne méritent guère mieux du reste, en vertu de cet axiome que les peuples ont toujours le gouvernement qu'ils méritent. Tout cela pendant que l'impératrice se livre aux athlètes dans les carrefours, en attendant qu'on rapporte son corps qui aura été quelquefois lassé, jamais assouvi, dans un tombereau rempli de cette fange particulière qui a servi à pétrir sa race.

Mais il y a déjà près de sept siècles que ce peuple, providentiel sans le savoir, soumet, remue, laboure tous les autres peuples du globe pour qu'ils puissent plus sûrement

recevoir la semence dont un nouveau monde va sortir. Rome a été réveiller Sem dans l'Asie et dans l'Inde, Cham dans l'Égypte et l'Afrique, Japhet dans la Germanie, l'Espagne et la Gaule, pour qu'ils prêtent l'oreille à ce que le Dieu de leur père va leur dire.

En effet, les hommes sont arrivés à un tel degré de folie, d'orgueil et de corruption, qu'il ne reste plus à Dieu qu'à les exterminer tous ou à les sauver. Or, Dieu a promis à Noé de ne plus faire périr les hommes en masse. Le monde ne va donc plus être détruit, mais sauvé.

Pour que son intervention et sa volonté soient incontestables, Dieu va intervertir toutes les lois de la nature, dans un fait contre l'invraisemblance, contre l'impos-

sibilité duquel tout le rationalisme humain est venu se briser depuis dix-huit siècles.

Tout à coup, une femme, que dis-je, une vierge de seize ans, répétant, après cinq mille ans, le premier mot de la première mère, s'écrie : « J'ai acquis un homme par l'Éternel. » Seulement, cette vierge sait bien ce qu'elle dit, cette fois. Un ange lui est apparu qui lui a dit de ne pas s'étonner, et qu'elle concevrait par l'extase, comme les autres femmes conçoivent par l'amour. Marie a été choisie entre toutes pour donner au monde ce sauveur devenu indispensable et prédit d'ailleurs par tous les prophètes pour des temps qui sont révolus. Dans cette nouvelle création, étrange, miraculeuse, mais seule digne du Dieu méconnu qui crée et du Dieu inconnu qui va naître,

pas un atome du limon terrestre ne pénètre. Le serpent ne peut pas s'y glisser, l'homme n'y a pas même été admis. Cette fois la vierge n'aura pas à se regretter, la femme n'aura pas à se reprendre, la mère n'aura pas à se substituer; elle est seule, elle est une, et nulle forme humaine ne lui dérobe ni ne lui remplace momentanément son Dieu. L'époux n'est là que le témoin étonné d'abord, respectueux ensuite de cette épouse immaculée. Les deux états sacrés de la femme, ceux que l'homme, à moins d'être maudit ou fou, respectera éternellement, la virginité et la maternité, états incompatibles jusqu'alors, vont ne faire qu'un, en une seule personne et chacun dans sa totalité.

Quelle grâce touchante! quelle poésie

audacieuse! quelle majesté imposante et douce!

Ah! nous voilà loin, non-seulement des grossières amours de l'Olympe et des monstrueuses fécondations de ses dieux, mais même de l'innocence curieuse d'Ève et de l'émotion pudique de Rébecca. L'imagination des plus grands poëtes n'a rien rêvé de pareil. Un ciel d'Orient, un ange qui passe, un lis qui se penche, une vierge qui prie; et le sauveur du monde, le fils de Dieu, est né. Voilà le triomphe de la femme dans son expression la plus haute et la plus idéale.

Eh bien, monsieur, celui qui vient de naître d'une vierge, celui qui dira à la Samaritaine : « C'est moi-même le messie qui vous a été annoncé; » qui dira dans la synagogue

de Capharnaüm : « Les paroles que je vous dis sont esprit et vie ; je suis la lumière du monde ; » qui dira aux Juifs : « Je suis le principe de toutes choses, moi-même qui vous parle ; » qui dira enfin cette parole que nulle bouche humaine n'a osé dire avant lui, que nulle bouche humaine n'osera dire après lui, que nulle bouche humaine n'osera contredire : « Qui de vous peut me convaincre d'aucun péché? » rappelez-vous, monsieur, ce qu'il répond la seule fois qu'il lui parle, à cette vierge unique, à cette mère incomparable dans les entrailles de laquelle il a été divinement engendré.

« Il se fit des noces à Cana en Galilée, et la mère de Jésus y était :

« Jésus fut aussi convié aux noces avec ses disciples.

« Et le vin venant à manquer, la mère de Jésus lui dit :

« Ils n'ont point de vin. »

« Jésus lui répondit : « Femme, qu'y a-« t-il de commun entre vous et moi? Mon « heure n'est pas encore venue. »

Qui raconte cela? Le témoin le plus irrécusable des faits, le disciple le plus soumis du fils, l'ami le plus tendre de la mère, celui à qui Jésus mourant la confiera, saint Jean.

Si nous nous en tenons à la lettre du texte que je viens de citer, Jésus n'aura pas le droit plus tard de dire : « Qui de vous peut me convaincre d'aucun péché? » car le premier venu pourra lui répondre : « Tu as enfreint un des commandements de Dieu dont tu te dis le fils; tu as

manqué de respect à ta mère, et quelle mère ! aucun de nous, à qui tu veux apprendre la Loi, n'en a autant à se reprocher. »

Que signifie donc cette phrase hautaine et rude, après laquelle Marie, au lieu de rappeler son fils à son devoir filial et de le chasser comme Noé a chassé le fils irrespectueux, après laquelle Marie, rappelée elle-même à son devoir, se contente de dire modestement à ceux qui l'entourent :

« Faites tout ce qu'il vous dira? »

Cette phrase signifie tout simplement que Jésus étant le principe même des choses ainsi qu'il l'a dit lui-même, toutes choses, dès sa venue sur la terre, doivent rentrer dans l'ordre éternel que Dieu a fixé, ordre que le premier homme a méconnu et troublé

en écoutant la voix de la première femme, et qu'après un malentendu de cinq mille ans il s'agit de rétablir.

Dans cet Éden nouveau, le serpent ne doit pas avoir de prise sur la femme, la femme ne doit pas avoir d'influence sur l'homme *et lui faire devancer son heure.* Lui seul est juge de l'opportunité de son action, et tout en faisant alliance de chair et d'âme avec elle pour l'accomplissement des volontés du Seigneur, il doit la subordonner, la comprendre, la rallier, mais ne jamais la subir. Le divin, le masculin et le féminin reprennent leurs lignes respectives. Chacun revient subitement à son plan, est appelé à sa fonction, est remis dans sa destinée. Dieu reste de toute-puissance, l'homme redevient de toute-médiation, la

femme se reconnaît de toute-disponibilité. L'homme n'écoutera plus que Dieu, la femme n'écoutera plus que l'homme. Si la femme écoute le serpent, elle s'en ira ramper avec lui; si l'homme écoute la femme, il s'en ira mourir en elle.

Et voilà pourquoi Jésus, le Dieu fait homme pour que l'homme reconquière son Dieu, répond non pas à la vierge, non pas à la mère, mais au féminin : « Qu'y a-t-il de commun entre toi et moi? Je ne relève que de Dieu, mon père. Je suis le médiateur et tu n'es que mon aide. » Et le féminin reconnaissant son maître, répond humblement par la voix de Marie : « Faites tout ce qu'il vous dira. »

Et maintenant que ceux qui ont des oreilles entendent! Que ceux qui ont des yeux voient!

Il n'y a plus à arguer de son ignorance ni à se rejeter les uns aux autres la responsabilité après le coup d'état divin de la naissance du Christ. La vérité est imposée! La loi est connue! L'univers a un Dieu; l'humanité a une âme!

Par cette admirable tradition biblique, j'ai la vie en Adam, la terre en Noé, la famille en Abraham, la loi en Moïse, la rédemption en Jésus, à de certaines conditions qui ne sont ni au-dessus de mon intelligence, ni au-dessus de mes forces. L'Ancien Testament m'explique et me donne la terre; le Nouveau Testament, comprenant que la terre ne me suffit plus, me rouvre le chemin du ciel.

Par le premier je sais de quel Dieu j'émane, par le second vers quel Dieu je

retourne, et c'est bien le même, inépuisable et infini dans son amour, éternel et immuable dans sa volonté.

Un esprit comme Moïse, le plus grand que le monde connaisse, une âme comme Jésus, la plus pure qui ait jamais rayonné sur les hommes, peuvent-ils me tromper? Et pourquoi me tromperaient-ils? Que pourrait-il leur en revenir? Quel intérêt y avaient-ils, autre que celui de cette misérable humanité ignorante et dévoyée pour laquelle combattait le premier, pour laquelle mourait le second? Et ces milliers de martyrs qui expiraient en souriant, et en chantant ce Dieu nouveau au milieu des plus horribles supplices, quel intérêt avaient-ils à une pareille mort, si ce n'est de prouver ce Dieu subitement révélé qui satis-

faisait leur intelligence, leur cœur et leur âme jusque dans les tortures qu'ils subissaient pour lui? Et moi, homme nouveau, qui, grâce à eux, n'ai plus de luttes à soutenir que contre moi-même, je ne croirais pas à un Dieu ainsi proclamé? Ces grandes choses se seraient accomplies inutilement! Tant de génie! tant de pureté! tant de vertu! tant de courage! tant d'affirmations! tant d'espérances! tant de preuves! tout cela pour rien! Moïse un aventurier! Jésus un imposteur! Les apôtres des ambitieux! les martyrs des fous! Allons donc! Leur Dieu est le mien, c'est celui-là que je cherchais, c'est celui-là que je veux! Vous tous qui avez combattu, qui avez aimé, qui avez souffert pour moi, accueillez-moi parmi vous; je veux combattre, je veux aimer, je

veux souffrir à mon tour pour cette vérité que vous avez affirmée et prouvée. Je vois, je sais, je crois, je comprends. J'ai un maître qui est Dieu! j'ai un domaine qui est la terre! j'ai un moyen qui est le travail! j'ai un but qui est le bien! j'ai une promesse qui est le ciel! j'ai un frère qui est l'homme! j'ai une aide qui est la femme! Marchons!

Voilà le cri de l'homme devenu chrétien.

Sept mille ans se sont écoulés depuis la création ; nous voici revenus. Tirons l'acte d'accusation du procès Dubourg de son ruban noir et lisons :

« *M. Le Roy Dubourg a épousé en 1869, à Villiers, près Vendôme, Denise Mac Leod, alors âgée de dix-neuf ans. Ils appartenaient tous deux à des familles honorables.*

« *D'un caractère affectueux, mais inégal, fantasque et même violent, d'une imagination ardente et peu réglée, la jeune femme aurait eu besoin d'une sage et ferme direction. Malheureusement son mari, avec une humeur facile, avec une nature franche,*

n'était pas capable de prendre sur sa femme une salutaire influence... De plus, il était inoccupé, il ne savait à quoi employer son temps, etc. »

Arrêtons-nous là; nous n'avons pas besoin d'aller plus loin. Vous voyez que cette vérité : Dieu tout-puissant, l'homme médiateur, la femme auxiliaire, est devenue de base fondamentale dans nos sociétés civilisées, et la première chose que fait le magistrat, dans une des luttes du masculin et du féminin où le féminin a été détruit dans sa forme, n'ayant pu être vaincu dans ses instincts, c'est de constater ces deux faits :

Les mauvaises tendances congéniales de la femme, de famille honorable, que l'éducation n'a pu modifier;

La nécessité pour l'homme de savoir diriger cet auxiliaire, qui n'a jamais de direction propre.

Rien n'est donc changé depuis sept mille ans, et nous voilà, monsieur, vous et moi, nous voilà, à notre tour, en face de toutes ces questions qui se dressent tôt ou tard devant tout homme qui pense.

Les religions, les philosophies, les sciences, la littérature, l'histoire, l'expérience, le travail, la douleur, l'observation de nos semblables, l'examen des choses, tous les courants de l'intelligence, du cœur et de l'âme ont déposé en nous, or et fange, une quantité de notions contradictoires, matériaux disparates à l'aide desquels, avant de mourir, il nous faut cependant, si nous sommes vraiment des hommes, établir notre

conscience. Pour moi, et j'espère qu'il en est de même pour vous, monsieur, rien ne me trouble, rien ne m opprime; mon intelligence est en équilibre, mon cœur est en harmonie, mon âme est en confiance, et je sens en moi, bien distincts dans leurs attributions, bien concordants vers leur fin, ces trois agents immatériels, qui sont ma part de divin en ce monde. Ni l'ambition, ni l'orgueil, ni l'argent n'ont le pouvoir, le plus tyrannique de tous, de me faire dire ce que je ne pense pas ni de m'empêcher de dire ce que je pense. Je n'appartiens ni à une doctrine, ni à une secte, ni à une coterie; enfin je suis libre, dans l'acception éternelle du mot, et je suis conscient. Je m'isole, je me recueille, je gravis la montagne et je regarde loyale-

ment au-dessous, autour, au-dessus et au delà.

Toujours le même spectacle :

Au-dessous : les cités, le bruit, la terre, les hommes, à la recherche du bonheur par tous les moyens possibles ;

Autour : la nature, régulière, féconde, silencieuse, impassible, de bon conseil, voilée mais pénétrable ;

Au-dessus : le ciel étincelant de secrets, incommensurable, infini ;

Au delà : l'inconnu, où chaque religion a mis une promesse, où chaque philosophie a admis un mystère, et dont, somme toute, l'homme ne se préoccupe guère qu'au moment d'y entrer. Dégagé de toute préoccupation et de toute influence terrestres, je suis là au centre même de la vie univer-

selle, et la Création entière me parle, à moi, atome, tout comme elle a parlé à Noé sur le mont Ararat, à Moïse sur le mont Sinaï, à Jésus sur le mont des Oliviers, comme elle parle au plus humble des mortels quand il est décidé à l'écouter et à la croire.

Eh bien, monsieur, si j'avais un fils, le jour où il aurait vingt et un ans, je l'emmènerais sur ma montagne à moi et je lui dirais : « Tu connais déjà des sciences exactes et positives ce qu'un grand nombre d'hommes ne savent pas, une foule de choses que je n'ai jamais sues et que je ne saurai jamais moi-même, ma jeunesse s'étant trop dispersée au hasard et le commencement de mon âge mûr s'étant passé à en rechercher et à en rassembler les morceaux

pour asseoir ma vie, me recueillir et comprendre. Le trésor des connaissances que tu as acquises, tu iras le grossissant toujours avec un peu d'attention, de méthode et de persévérance. C'est ton domaine terrestre, exploite-le comme tu l'entendras, toujours, bien entendu, en vue des progrès de cette humanité à laquelle tu appartiens. Mais ce n'est là que le domaine et il te faut le royaume, qui n'est plus affaire de mémoire et d'érudition, mais de conscience, c'est-à-dire de connaissance des autres et de toi-même.

« Tu as aujourd'hui vingt et un ans. La loi qui te déclare majeur, et, par suite, maître de ton mouvement, même en contradiction avec le mien, la loi qui te donne, dès aujourd'hui, une participation aux des-

tinées de ton pays, la loi recule jusqu'à ta vingt-cinquième année ton droit absolu de te marier, ce qui prouve qu'elle regarde la direction de la femme comme la chose la plus difficile pour l'homme. J'ai donc quatre ans pour t'apprendre cette chose difficile. Commençons : si tu veux me croire, quelques lignes suffiront.

« Tu sais, n'est-ce pas, que tu n'es pas composé seulement de sang, de muscles, de nerfs et d'os? De ce corps qui est ta forme visible et qui constitue ton moi palpable il ne restera certainement rien un jour, et si c'était là tout ce que tu dusses posséder sur la terre, tu serais inférieur au lion comme force, au chêne comme hauteur et à la carpe comme durée. Tu vis donc autrement que par tes organes, et c'est là

que commence ta supériorité sur le reste de la création. Tu penses, tu comprends, tu sens, tu te souviens, tu regrettes, tu espères, tu souffres, tu aimes, tu ne hais pas, heureusement, mais enfin mille impressions retentissent, s'enchaînent, se combinent et vivent dans un autre toi invisible, que ta forme qui a des limites contient sans pouvoir le limiter.

« Tu es donc non-seulement dans ce qui est toi, mais dans ce qui est hors de toi; tu fais donc partie, non-seulement de la création matérielle avec laquelle tu es en rapport constaté, mais d'une autre création insaisissable dans sa forme qui constitue ce monde des idées et des sentiments auquel nous avons donné le nom d'âme. Par cette première création tu te sais pareil à tout ce

qui naît, vit, se reproduit et meurt autour de toi ; par la seconde, tu te sens supérieur à tout cela, appelé que tu es malgré toi vers ce qui est éternel et infini, vers le Créateur même qui, en te gratifiant d'une âme, ne t'eût fait qu'un don inutile et dangereux si cette âme ne contenait le besoin de le connaître et de s'identifier avec lui.

« Maintenant, de ce que tu ne peux imaginer ni définir la forme de ce Créateur, dois-tu conclure qu'il n'existe pas? Peux-tu davantage imaginer et définir la forme, le siége, le mécanisme de ta pensée, de ta douleur, de ta mémoire, de ta vie? Il s'ensuivrait donc que ta pensée, ta douleur, ta mémoire, ta vie n'existent pas non plus, et que ceux qui disent qu'ils pensent, qu'ils souffrent, qu'ils se sou-

viennent, qu'ils vivent, sont des fous, tandis qu'ils ne le sont au contraire que lorsqu'ils cessent de penser, de souffrir, de se souvenir, de vivre de cette vie indéfinissable. Du moment que mille choses peuvent être évidentes par leurs effets sans être évidentes dans leur forme, le Créateur invisible devient évident par sa création formelle, comme ma pensée, ma douleur, ma mémoire, ma vie, par les manifestations visibles que j'en donne. Partout où cette idée de Dieu n'est pas encore ou n'est plus, il n'y a que ténèbres, confusion et barbarie. Je suis parce qu'il est, il est puisque je suis.

« Si, en nous donnant cette manière d'exister qui nous est propre, le Créateur ne nous a donné que le sentiment, la con-

viction, sans la connaissance exacte de son être formel, c'est que cette connaissance exacte ne saurait se concilier avec l'œuvre secondaire que nous avons à accomplir. Connaissant Dieu dans son intégralité, nous ne voudrions plus être ses serviteurs, nous serions ses égaux. C'est bien cela que, selon la tradition, le premier homme voulait quand il a mangé à la dérobée du fruit de l'arbre du bien et du mal. L'humanité a hérité de ce désir, mais elle ne s'entend pas sur le moyen. Le moyen existe cependant, la parole de Jésus nous l'a donné une fois pour toutes. Voilà pourquoi, mon cher enfant, je t'ai élevé dans la tradition de la Bible et dans la morale de l'Évangile. Je t'ai affirmé qu'il n'y a qu'un seul Dieu que je t'ai fait admirer et honorer; je t'ai fait

comprendre ce que c'est qu'un père et une mère et ce que tu leur dois dans ton cœur; je t'ai empêché de faire aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fissent, et je t'ai appris, sinon à aimer, cela ne s'acquiert pas tout de suite, du moins à respecter ton prochain comme toi-même et à l'aider et le secourir de ton mieux. Tu n'as jamais pris le bien d'autrui et tu n'as jamais manqué à ta parole; enfin, si tu as été tenté par la femme d'un autre, grâce à ton travail et à ta volonté, tu n'as pas succombé à la tentation, tu es resté chaste e te voilà croyant, robuste et vierge en face de l'amour et par conséquent du mariage.

« Maintenant que tu connais bien tes rapports à la fois avec le Créateur et la création, maintenant que tu as bien le sens de

ta médiation terrestre, peut-être sens-tu en toi la force de dire au féminin : « Qu'y a-t-il de commun entre vous et moi? » et de te consacrer uniquement et dans ta totalité à l'amour des choses qui ne périssent pas, de Dieu, de la nature, de l'humanité, de la science, de l'art? Si tu en es là, mon fils, je n'ai rien à te dire, le problème est résolu et je m'incline devant toi, non sans remercier la femme qui m'aura aidé dans l'œuvre d'un pareil fils; mais si la surabondance de vie contenue en toi demande à se répandre et à s'épancher en une autre forme que la tienne, si tu éprouves le besoin d'aimer et d'être aimé non-seulement dans ton cœur, mais avec tes sens, et si tu crois pouvoir, comme tant d'autres hommes, et des plus utiles et des plus grands, l'ont fait, aux

risques et périls de la joie ou de la douleur, si tu crois pouvoir concilier l'amour avec ta mission d'homme, ne cherche pas l'amour autre part que dans le mariage : il n'est que là, parce que là seulement il y a estime. Or, l'amour sans l'estime ne peut aller bien loin ni s'élever bien haut. C'est un ange qui n'a qu'une aile.

« Cependant tu entendras dire autour de toi qu'un homme civilisé doit avoir connu des femmes avant son mariage, ne fût-ce que pour apprendre à connaître les femmes, et ne pas arriver maladroit, ridicule et désarmé devant celle qu'il épousera. Ce que tu entendras dire là n'est pas vrai. Ce n'est pas par la possession physique qu'on apprend à connaître les femmes. Plus les femmes, en dehors du mariage, livrent les secrets

de leur corps, plus elles gardent ceux de leur âme. Une femme qui a un amant a toujours quelque chose à lui cacher. Le premier prêtre venu, intelligent et *chaste,* après six mois de confessionnal, connaît mieux les femmes que Don Juan avec sa liste de mille et trois. D'ailleurs, les femmes que tu connaîtrais ainsi, ou seraient de malhonnêtes femmes qui te détourneraient de ta route, ou seraient d'honnêtes femmes que tu détournerais de la leur. Elles ne t'apprendraient donc, les premières qu'à mépriser les femmes, les autres qu'à te mépriser toi-même. Quand tu rencontreras une femme, après comme avant ton mariage, si elle est en bas, tâche de la faire remonter, si elle est en haut, ne la fais jamais descendre. Il n'y a pas de

plus beau spectacle que celui d'une honnête femme. Avec cela, tu en sais sur ce sujet aussi long que qui que ce soit.

« Marie-toi donc dans n'importe quelle classe, pourvu que celle que tu épouseras soit croyante, pudique, laborieuse, saine et gaie, sans ironie. N'épouse jamais une fille railleuse. La raillerie, chez la femme, est symptôme d'enfer. Connais bien les parents. Tels parents, tels enfants, toujours! Lorsqu'il y a exception à cette règle, l'exception n'est qu'apparente; on a mal observé. Garde-toi d'imposer à ta femme la maternité, fais-la-lui d'abord comprendre et désirer. Utilise-la souvent, mais respecte-la toujours dans sa forme; ne la glorifie que dans sa valeur d'épouse et dans sa fonction de mère; mais qu'elle

soit mère dans le grand sens du mot, et qu'elle le soit le plus souvent possible. Les nombreux enfants d'une mère comme elle et d'un père comme toi, c'est non-seulement la bénédiction de la famille, c'est l'exemple, et l'exemple vaut mieux que la leçon, sans doute parce qu'il est plus difficile à donner. Tout homme qui ne met pas sa vie intime en accord avec les principes qu'il expose ou les conseils qu'il donne est un hypocrite ou un maniaque auquel il faut tourner le dos. Si Jésus se fût contenté de formuler son admirable morale sans la pratiquer lui-même, il n'eût pas fondé sa religion, il n'eût exposé qu'une doctrine qui serait morte avec lui. Il a été divin par l'accord de sa vie avec ses préceptes.

« Sois donc aussi irréprochable toi-même que tu demandes à ta compagne de l'être, afin de ne lui causer aucun chagrin et de ne lui fournir aucune excuse. Initie-la loyalement à ta destinée humaine et divine, afin que, si tu viens à mourir avant que tes enfants soient capables de se diriger eux-mêmes, elle n'ait pas besoin d'un autre homme pour cette direction, et qu'elle se constitue mère et père, le plus haut grade auquel puisse arriver la femme mise et développée en sa valeur.

« Fais-lui comprendre la vie, qui est très-simple; explique-lui la mort, qui est très-facile quand on a fait de la vie ce qu'il faut en faire, et qu'elle sache bien que l'une et l'autre ne sont que des moyens de l'éternité dans laquelle vous êtes compris tous les

deux, et où rien ne vous séparera plus, puisque vous n'aurez été l'Homme-Femme qu'ensemble et dans un amour unique. N'oublie pas qu'en la prenant pour aide tu t'engages à être pour elle époux, ami, frère, père et prêtre. Nul autre homme que toi ne doit plus jamais pénétrer dans son âme, quel que soit le caractère particulier dont il est revêtu. Ce n'est pas notre crédulité qui fait le prêtre puissant, quoi qu'en ait dit Voltaire, c'est notre ignorance qui le rend indispensable. Une fois en état de conscience, tu n'as plus besoin d'intermédiaire entre ton Dieu et le sien, qui est le même en toi et par toi. Enfin, si tu es parmi ceux qui savent, prouve-le en joignant et en fermant les trois côtés du triangle : Dieu, l'Homme et la Femme.

« Et maintenant, si malgré tes précautions, tes renseignements, ta connaissance des hommes et des choses, ta vertu, ta patience et ta bonté, si tu as été trompé par des apparences ou des duplicités; si tu as associé à ta vie une créature indigne de toi; si, après avoir vainement essayé d'en faire l'épouse qu'elle doit être, tu n'as pu la sauver par la maternité, cette rédemption terrestre de son sexe; si, ne voulant plus t'écouter, ni comme époux, ni comme père, ni comme ami, ni comme maître, non-seulement elle abandonne tes enfants, mais va, avec le premier venu, en appeler d'autres à la vie, lesquels continueront sa race maudite en ce monde; si rien ne peut l'empêcher de prostituer ton nom avec son corps; si elle te limite dans ton mouvement humain; si elle t'arrête

dans ton action divine; si la loi qui s'est donné le droit de lier s'est interdit celui de délier et se déclare impuissante, déclare-toi personnellement, au nom de ton Maître, le juge et l'exécuteur de cette créature. Ce n'est pas la femme, ce n'est même pas une femme; elle n'est pas dans la conception divine, elle est purement animale; c'est la guenon du pays de Nod, c'est la femelle de Caïn; — tue-la. »

Voilà, monsieur, ce que je dirais à mon fils si j'en avais un; mais ce fils je ne l'ai pas. Mon conseil demeure donc non avenu, comme beaucoup d'autres, car ce n'est qu'aux enfants qu'on a faits et élevés soi-même qu'on a le droit d'inculquer des

idées aussi absolues, et probablement aussi insensées que les miennes.

En tout cas, telles sont ces idées bien arrêtées en moi depuis longtemps, que la lecture de votre charmante lettre a confirmées encore en les évoquant tout à coup, et que je n'ai pu résister au désir de vous communiquer.

Acceptez-les, cher monsieur, non comme fils, mais comme confrère, avec l'assurance de mes meilleurs sentiments.

AL. DUMAS FILS.

Juin 1872. — Seignelay.

(Sous le châtaignier.)

PARIS. — J. CLAYE, IMPRIMEUR, 7, RUE SAINT-BENOIT. — [1362

